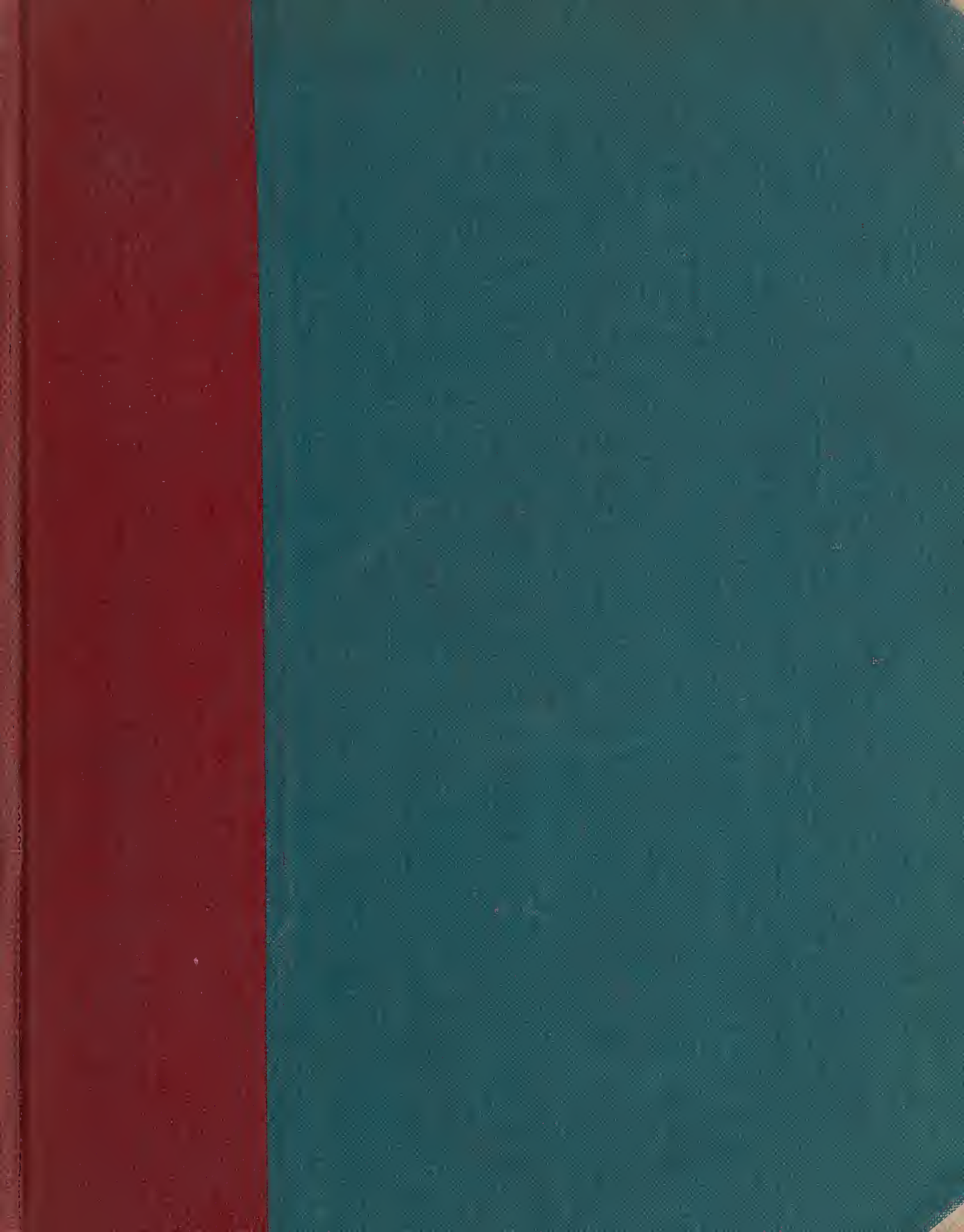


N° 4. — 1920 3e Année

Gazette du Bon Genre

ART - MODES & FRIVOLITÉS

Lucien VOGEL · Directeur



CONDÉ NAST, Publisher
19 West 44 th. Street
NEW-YORK U. S. A.

PARIS
LES ÉDITIONS LUCIEN VOGEL

LONDON
THE FIELD PRESS LD

GENÈVE
NAVILLE



Les Couturiers cités ci-dessous par ordre alphabétique ont contribué à fonder cette Gazette, ou lui apportent, en outre, avec leur collaboration, l'aide de leurs conseils.

BEER
CHERUIT
DŒUILLET
DOUCET
LANVIN
PAQUIN
PAUL POIRET
REDFERN
WORTH



SOMMAIRE DU NUMÉRO 4

Mai 1920 — 3e Année

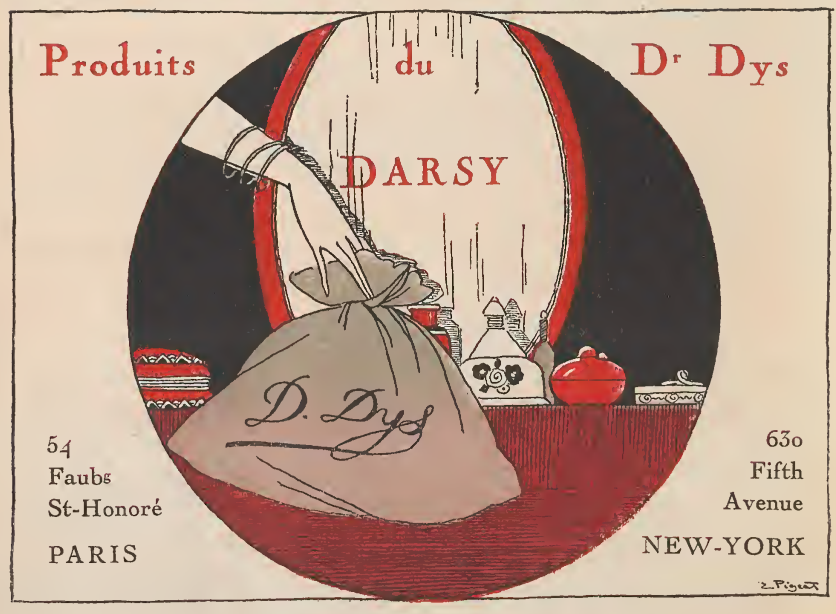
PLANCHES HORS-TEXTE

COIFFURE

EMILE

24-25. CONDUIT STREET - LONDON - W.1.

398.400 - RUE SAINT-HONORÉ - PARIS





LE BOUQUET DE SYLVIE

Chez **MERCIER** Frères
Tapissiers-Décorateurs

100, Rue du Faubourg Saint-Antoine :: PARIS



vous trouverez
chez
WEIL
les
Fourrrrres
du
meilleur
ton
WEIL PARIS
4, Rue St-Anne



NOUS SOMMES A L'HEURE.....

Bracelet-Montre de **MAPPIN & WEBB** Ltd. 1, Rue de la Paix PARIS

LONDRES □ BIARRITZ □ NICE □ MONTE-CARLO



A ——— Applications tous les jours par Monsieur Eugène lui-même,
PARIS aux Salons de la Maison Desfossé, 265, rue St-Honoré, Paris



A. JANESICH

Joaillier

19, Rue de la Paix

PARIS

VICHY MONTE-CARLO



The elegance of some French Mondaine in bygone days is suggested by these two exquisite creations, designed by two of the Bon Ton couturiers. The toilette to the left is of taffetas with glorious embroideries of red, green, yellow mingled with gold thread. To the right is a tulle gown beaded with crystal rings of black, grey and white over a sheath foundation of satin. Our evening gowns set the fashion at every social function of importance.

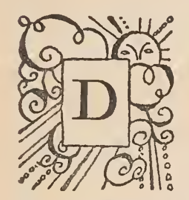
MERCIE McHARDY

3, Princes Street and 240, Oxford Street
(OXFORD CIRCUS) LONDON W. 1.

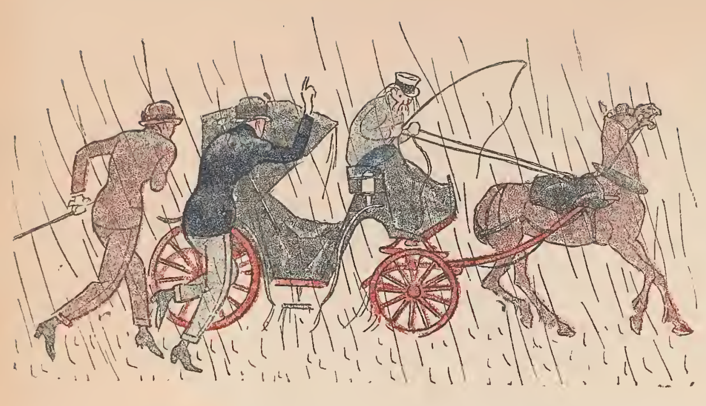

RETHABER-20



Dernières Voitures

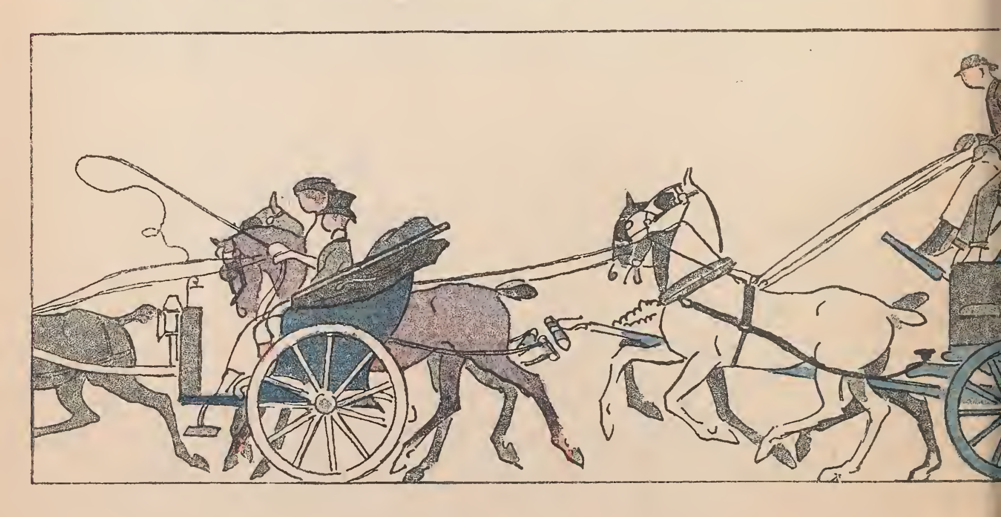


ANS l'air transparent du jeune printemps, j'ai pris une joie fervente à me retrouver avenue de l'Impératrice et à promener mon rêve dans l'allée sacrée, entre la porte Dauphine et l'avenue Malakoff. Un joli soleil tout neuf riait aux yeux des femmes : sous les tendres frondaisons, se déroulait une guirlande d'adorables toilettes, et j'ai compris que s'il est, dans la vie, des plaisirs enfiévrés, de folles ivresses, des enthousiasmes, du lyrisme, il n'est pas de joie plus délicate, plus subtile, qu'à monter et descendre l'Avenue du Bois entre onze heures et midi et demie. C'est là que, tous les jours, se manifeste la beauté éternelle. Le rite de la promenade quotidienne y a quelque chose d'impérieux, à quoi des initiés ne sauraient faillir. Je connais une jeune femme charmante, illogique par ailleurs et délicieusement fantaisiste, qui m'a dit gravement : " Je suis très courageuse, je vais au Bois tous



les matins ". Ainsi, elle avait conscience d'exercer son devoir social, en apportant à la foule obscure l'enchantement de sa beauté. Mais il n'est pas que les femmes, et les toilettes, et les autos pour enchanter nos yeux. Des grâces archaïques subsistent, qui nous ravissent.

Ainsi des voitures, et des chevaux. Croit-on que l'on goûterait pleinement le spectacle du Bois, si, à côté de la foule étincelante des autos, ne passaient encore, sur le sable doré de l'allée cavalière, des pur-sang, des irlandais au souple galop rassemblé, et de merveilleuses amazones ? Dieu me garde de jouer les barbons, mais que les autos sont donc banales et

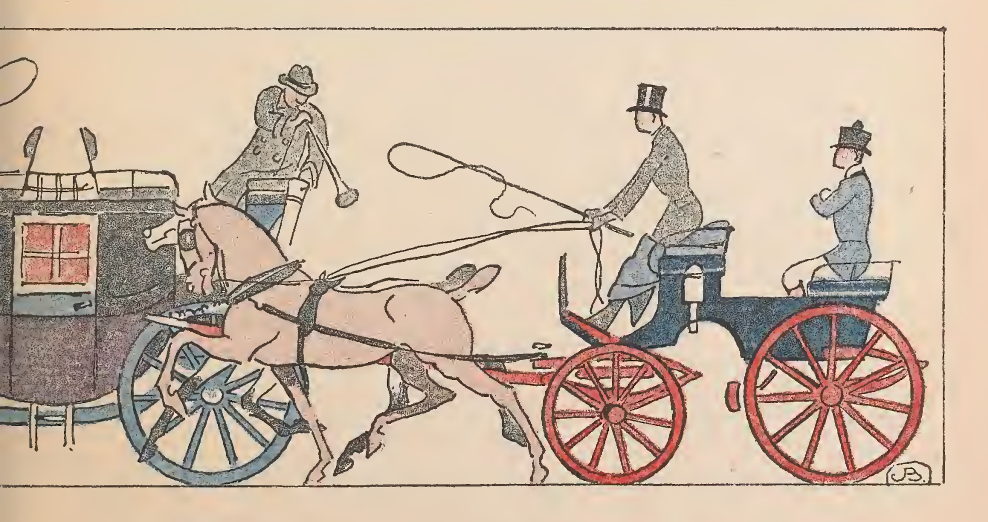


lourdes et impersonnelles auprès des beaux carrossiers qui steppent !



Le moyen, je vous prie, chère amie, de donner à sa limousine un petit cachet à soi ? Quelques fleurs rares dans un porte-bouquet, un berger de Malines sur le siège, et votre parfum imprégnant les coussins ? C'est pitié : au lieu qu'un noble attelage, au trot rythmé, mais point rapide à l'excès, laisse à chacun le loisir de vous admirer, ce qui importe avant tout.

De deux choses l'une : ou l'auto est fermée et que verra-t-on de vous, derrière les glaces ? Un bout de visage, le haut d'une robe : autant dire rien. Ou l'auto est ouverte, et vous voilà contrainte aux écharpes, aux voiles, au redoutable manteau

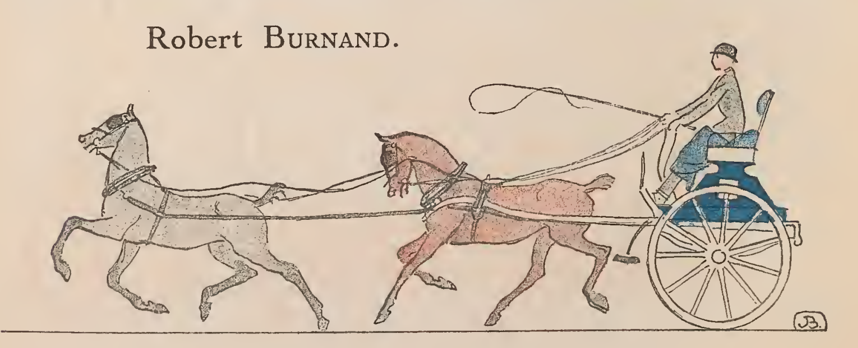


de laine. Tandis que dans une victoria, vous vous en irez, bercée à souhait, à écouter le bruit alterné des sabots sur le pavé, que je préfère aux borborygmes des plus puissants moteurs. Croyez-moi, toutes les Rolls Royce de la terre ne valent pas ce phaéton du haut de quoi l'on se sent le souverain du monde, ni ce tonneau que conduit, les rênes hautes, une petite femme en tailleur clair. Elégances d'autrefois, grâces désuètes, gourmettes éblouissantes, harnais au miroir, œillets rouges au frontal... Qu'il est donc charmant, quand on conduit soi-même, d'arrêter sa voiture pour saluer une blonde amie ! Qu'il est beau de maintenir en un geste puissant un attelage qui s'impatiente, et de ponctuer d'aimables propos par mille arabesques tracées au fil du fouet !

Sous la lumière légère, les voitures filent, se croisent, passent et repassent, et les rayons des roues lancent mille feux. Devançant un tandem dont le cheval de flèche esquisse un petit one step, un fox s'acharne à la fuite aérienne d'un oiseau.

Et quand luira le grand soleil de juin, dans l'apothéose des drags, les mails défileront l'un après l'autre, offrant à l'admiration du populaire les joues gonflées du valet qui sonne de la trompette, semblable à l'une de ces divinités marines sculptées à la poupe des vaisseaux du Roi.

Robert BURNAND.





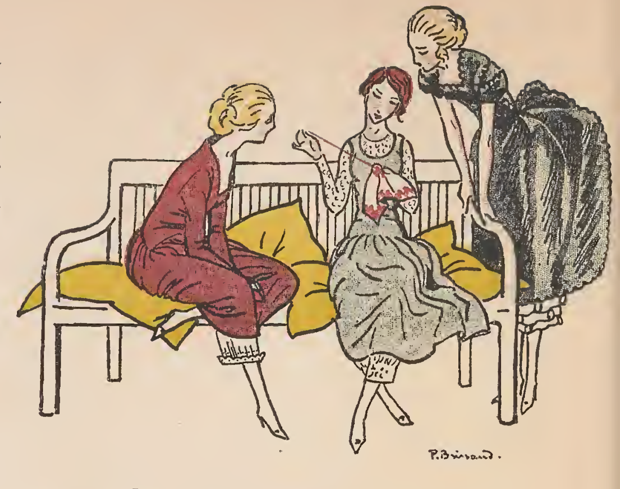
Robe de promenade en Parquetine de Rodier



1830

C'est la mode nouvelle, Mesdemoiselles. Vous porterez des pantalons dorénavant ; et afin que nul n'en ignore, ces pantalons seront si longs, si longs, qu'on les verra dépasser le bas de votre jupe. Ils tomberont tout droit, comme ceux qui vous amusaient tant naguère, autour des jambes de vos poupées ; et naturellement ils seront faits de la batiste la plus fine, du plus délicat "voile-triple", impalpables comme le nuage, avec une ruche, des plissés, de la dentelle. Ainsi culottées, vous donnerez à rire à vos amis, et le plus savant (s'il s'en trouve) vous fera rougir, dans les coins, en vous rapportant la raison pour laquelle, aux environs de 1825, Monsieur le vicomte Sosthène de La Rochefoucauld, alors surintendant des beaux arts, prit gravement un arrêté qui obligeait les

danseuses de l'Opéra à porter sous leur tutu des pantalons pareils aux vôtres, qui leur devaient descendre jusqu'aux pieds. — L'Histoire ne dit pas si l'Opéra fit ses affaires cette année-là. Mais on en doute.



Vous mettrez donc des pantalons — par romantisme. Et vous voyant de cette sorte, le charmant Frago n'aurait certes plus l'idée de l'*Escarpolette*. Mais croyez-vous que ce petit détail de lingerie intime soit suffisant pour vous faire ressembler à l'aïeule de votre grand'mère? Il vous faudra aussi changer de nom, Simone, Francine, Lucienne : et pour être tout à fait à la mode, vous appeler Adelaïde, Ondine, Eléonore, Mélanie, Clotilde, ou Alida. Vous coifferez vos beaux cheveux en torsade et en vague, avec de hauts chignons, des coques, des anglaises. Au-dessous de vos épaules désormais tombantes vous porterez de vastes manches à gigot, et jusqu'à vos chemises de nuit en devront avoir. Vous troquerez vos gentils chapeaux si commodes, qu'on enlève et met en un tournemain, contre de larges capelines, et même il vous faudra coiffer la toque à créneaux, nouer à votre cou le fichu, le châle, la berthe et le voile de



blonde, consentir à porter tablier, joindre une aumônière à votre ceinture; et au lieu de perles, adopter quelque simple collier de corail. Vous vous trouverez dans l'obligation d'agrafer votre corsage à pointe avec une grosse broche où figurera un énorme et pesant camée. Enfin, il conviendra que l'on vous fasse un trou dans le lobe charmant de l'oreille, afin d'y suspendre un raccourci de lustre, qui sera fait de cristal ou de jais. Et ce sera le comble de l'horreur. — Quant à la couleur de vos robes, vous n'aurez que le choix entre ces bizarres nuances: eau du Nil, souris effrayée, araignée méditant un crime, puce rêveuse, et fumée d'enfer. Vous aurez des turbans Sylphide, des écharpes en taffetas Vague du Danube; vos gants seront vert arrosoir, et votre



bonne répondra au doux prénom médiéval de Gertrude ou de Malvina.

Seulement voilà, Mesdemoiselles : il vous manquera quelque chose pour être tout à fait gothiques à la mode de Mme Lafarge... Il vous manquera d'être poitrinaires, car il n'est pas de romantisme sans pâleur. Or, cette damnée époque où nous vivons a quelque chose d'assez bon : elle a découvert la santé. Votre teint est rose, Fabienne ; et vous, Maggy, quand vous courez, votre jupe courte et favorable au sport laisse voir une jambe ronde, musclée, solide ; vos joues sont drues comme les pêches de plein-vent. C'est le tennis, le golf, le cheval et l'automobile, le footing au Bois, le luge à Chamonix, la nage à Deauville, qui vous ont fait ces belles couleurs, cette chair saine à l'aspect comestible ; et comme un sang qui circule bien ne dispose à aucune vapeur, vous avez l'esprit le plus positif qui se puisse imaginer ; on ne vous la fait pas au sentiment, et dans votre petit cœur raisonnable et bien accroché, il n'y a plus de place pour la moindre mélancolie. La *desesperanza* n'est pas votre fait. Vous en prendrez votre parti.



Emile HENRIOT.



PSYCHOLOGIE DE LA PARURE

RÉMY de Gourmont assure que l'âme et la chevelure sont toujours de la même couleur. On pourrait trouver entre le cœur d'une femme et la robe qu'elle choisit, une corrélation non moins vraisemblable. J'ai souvent rêvé de dresser la table de ces rapports psychovestimentaires, si j'ose ainsi parler. C'est un de ces chers projets dont tout l'agrément est en ceci, qu'on ne les réalisera jamais. Il y aurait pourtant, sur ce thème de mathématique sentimentale, un bien aimable opuscule à écrire, qui pourrait être édité, sur papier de cuisinière, dans cette collection dont *la Clé des Songes* est le très docte ornement : *« Le Caractère dévoilé par la parure »*.



Tout, dans l'art de la toilette, n'est qu'aveu et



qu'allusion. L'étoffe de la robe interprète la femme ; la parure est une confidence supplémentaire. Ce n'est pas sans dessein que Simone a fait coudre au poignet



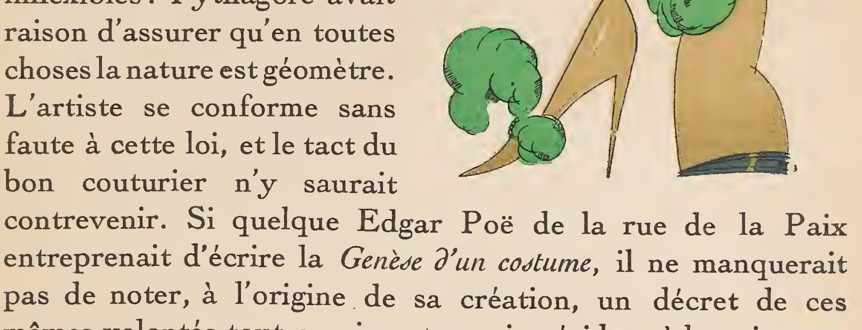
de ses gants ce même effilé qui décore le satin de son chapeau. Simone a ses raisons que notre raison ne connaît pas. Si nous ne comprenons pas toujours le bavardage des dentelles et les indiscrétions du taffetas, la faute en est à l'infirmité de notre entendement. Sherlock Holmès, ayant examiné le petit doigt d'une dactylo, déterminait sans hésiter, et la marque de sa machine et l'âge du marchand. Si nous apportions à ces investigations la sollicitude convenable, nous devrions, au seul aspect du gant que nous baisons, nous estimer renseignés sur le caractère de notre visiteuse, le grain de sa peau, le goût de sa bouche.





On a tort d'assigner à la mode les caractères du hasard. Dans l'art de la toilette, comme dans tous autres arts, si

le caprice apparaît souverain, c'est aux yeux de l'observateur superficiel. La mode et ses désirs sont réglés par la lune, me dites-vous ? J'y donne les mains ; mais pour être mal connus, croyez-vous que les dogmes de l'esthétique lunaire en soient moins inflexibles ? Pythagore avait raison d'assurer qu'en toutes choses la nature est géomètre. L'artiste se conforme sans faute à cette loi, et le tact du bon couturier n'y saurait contrevenir. Si quelque Edgar Poë de la rue de la Paix entreprenait d'écrire la *Genèse d'un costume*, il ne manquerait pas de noter, à l'origine de sa création, un décret de ces mêmes volontés toutes puissantes qui président à la naissance des poèmes et des cristaux.





Les principes traditionnels de symétrie, d'équilibre et de répétition gouvernent, dans le choix de leurs robes, les iris et les orchidées, qui se font habiller chez Redfern, ou les paons, ces merveilleux modèles de Poiret. Et il n'est pas jusqu'aux fleurs vulgaires et aux animaux plébéiens qui ne s'y soumettent attentivement. Un docte traité d'ornementation en donne



pour exemple « la répétition des gonangies dans le cladocarpe flexueux ». Loin de moi l'intention discourtoise de proposer pour modèle à des Parisiennes un fruit au nom si scolastique. Tout de même, comme ce cladocarpe fournit à ma thèse un argument plaisant et flexueux...



L'esprit et le cœur de l'homme se réjouissent dans la répétition. Le regard voluptueux aime à voir se confirmer dans les cheveux ce que le poignet et la cheville prétendirent. Ainsi, dans un paysage bien ordonné, se disposent les « rappels » de couleurs; ainsi, dans une cathédrale de style pur, la rose de la façade prend soin de refleurir au transept.

Dans une toilette conçue par une imagination d'artiste, à la façon d'une sonate ou d'un poème, on retrouve le même balancement. La Valenciennes répète la Valenciennes, les broderies se font écho. D'obscures et troublantes « correspondances » s'établissent.

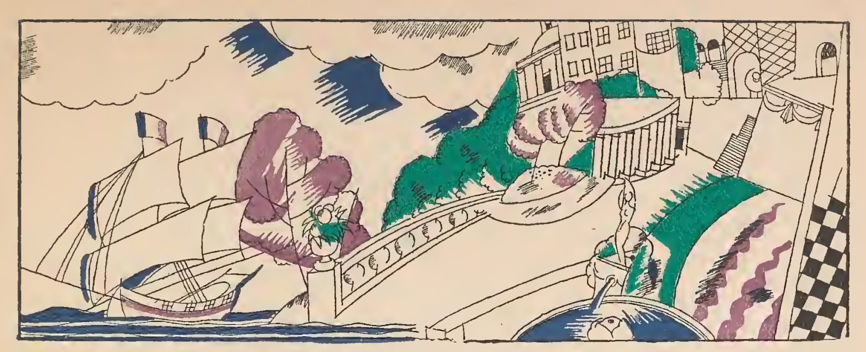
... Les plumes, les rubans et les
[fleurs se répondent
Dans une ténébreuse et profonde
[unité ...

Georges-Armand MASSON.





La belle Torquatienne 



La découverte de l'ile Torquate, de son influence sur les traditions du dandysme dans les vieux pays.

L'époque inquiétante, dont nous sommes les contemporains mélancoliques, en augmentant les salaires des plus sots, peut, à la rigueur, affiner l'esprit et les sens des plus subtils. La découverte de l'île Torquate par un capitaine de navire, bien servi par le hasard, apportera dans notre société des modifications dont il faut tenir compte dès aujourd'hui.

L'île Torquate, comme son nom l'indique, est semblable à un atoll dont la lagune interne aurait cette île pour noyau. Il fallut briser l'anneau de perles fines la protégeant contre l'indiscrétion des aventuriers barbares pour permettre à ceux-ci de pénétrer dans cette île prodigieuse où l'élégance est obligatoire, tout en restant laïque, jusqu'à l'âge de soixante-dix ans. La délicatesse naturelle aux habitants de cette île est telle qu'une jeune fille, appartenant à une classe modeste de la société, s'évanouit à la vue d'une photographie extraite d'un journal agricole et représentant une meule de blé avec ses constructeurs.



L'agriculture et les travaux manuels qui n'ont pour but que d'être utiles sont considérés comme indécents. La vue d'un champ de blé provoque chez les insulaires des troubles psychiques que l'on punit de prison. La nature est d'ailleurs complice de ce que



nous considérons comme des excès, en offrant ses fruits avec abondance, une abondance décorative, supprimant d'un seul coup tous les efforts des hommes en ce qui touche l'art de présenter les aliments.

*
* *

Il est inutile d'insister sur les rapports sociaux des habitants entre eux. Les gens ne se rencontrent et ne s'accouplent que dans un but esthétique comme le jaune s'allie au violet et le rouge au vert. La théorie des complémentaires et des accords règle les sentiments des deux sexes, et l'amour n'apparaît, en dehors des satisfactions sensuelles communes à la race humaine, que telle une heureuse symphonie.

Donc l'île Torquate vit dans le calme que procurent les plaisirs librement pratiqués. Le travail manuel, rigoureusement interdit par les lois, ne permet pas à l'imagination des Torquatiens de concevoir des gestes regrettables. On se meut à l'aise au milieu des parfums fournis par l'État, et chacun se recueille à loisir pour embellir la personne des uns et des unes grâce à des complications de plus en plus précieuses.

C'est ainsi que les jeunes filles ont les cheveux teints de couleurs appropriées, ce qui n'est pas nouveau. Mais les belles personnes se font ciseler les dents et graver sur les ongles des devises symboliques, ou des fleurs également symboliques. Une fille se rapproche de plus en plus de cette image vulgaire que la femme est un bijou. Elles acceptent cette image à la lettre et transforment la nature en lui prêtant les ressources de leurs créations.

Quand nous étudierons le détail de leur beau corps, à la manière de ces poètes du XVIeme siècle décrivant par le menu les filles de France dans leurs blasons et contre-blasons, nous verrons à quel point Torquate luit comme une pierre merveilleuse dans l'écrin vert des eaux de la mer océane.

Il y a un peu plus de cent ans les souples métisses, par le truchement des navigateurs de St Malo et de Nantes, révélèrent aux femmes de France des artifices de coiffure et des bijoux rococos et charmants. Chacune, parmi les belles de Paris, devint une manière d'esclave indolente asservissant le cœur des chevaliers. Le négrillon remplaça le page et plus tard Joséphine



de Beauharnais apporta dans les salons les plus élégants de Paris la manière puérile et charmante de supprimer les *r*, comme il était d'usage, là-bas sous les cocotiers du pays natal.

L'île Torquate, se laissant découvrir après l'influence incontestable des pays de race nègre dans la sculpture, la décoration, et le sabir littéraire, offre un trésor à peu près intact où l'on pourra puiser pour indiquer des routes nouvelles.

L'art persan a vécu dans la mode... de même les réminiscences du passé. Les Japonais sont éliminés depuis longtemps : il reste les Torquatiens. Le hasard peut être béni quand il mène à de telles découvertes.

Il faut désormais qu'une fille de qualité, qui par définition doit être souple, se laisse persuader qu'il faut faire de sa chevelure une véritable œuvre d'art en la tressant avec des soies de couleurs ; qu'il faut utiliser ses yeux, comme des lampes ; ciseler ses dents, ainsi que des ivoires japonais ; orner ses ongles comme des dessus de bonbonnières romantiques ; travailler sa peau par la mosaïque. Les vêtements s'inspireront désormais d'une esthétique nouvelle. Un détail parfois devra l'emporter sur l'ensemble quand sa rareté l'exigera.

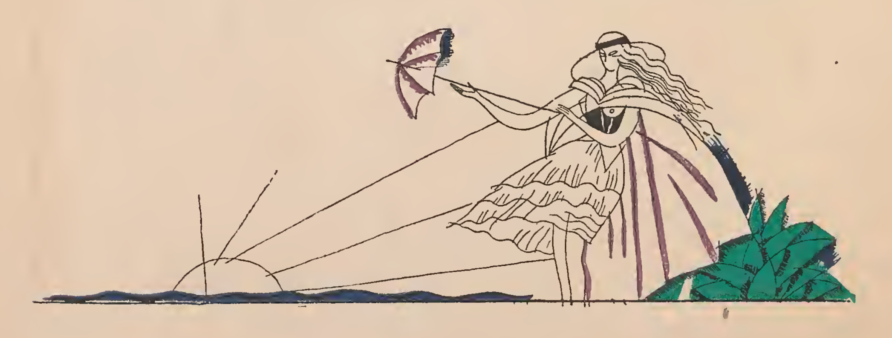
Les Torquatiens expriment dans leur toilette et le culte de leur corps, la valeur intellectuelle de l'île.

Que l'on considère que cette île, où le laboureur est pendu et le terrassier écartelé vif, a dû faire un pas formidable vers les buts les plus reculés de la question qui nous préoccupe.

C'est ainsi qu'une jeune fille de l'île Torquate s'habillera : à la manière-de-la-jeune-fille-qu'il-ne-faut-pas-perdre-de-vue, et qu'un homme du même monde prendra le costume : de-la-liberté-inutilisable.

Le tout avec des complications littéraires apportées quotidiennement par la clique des meilleurs auteurs de l'île Torquate.

PIERRE MAC ORLAN.





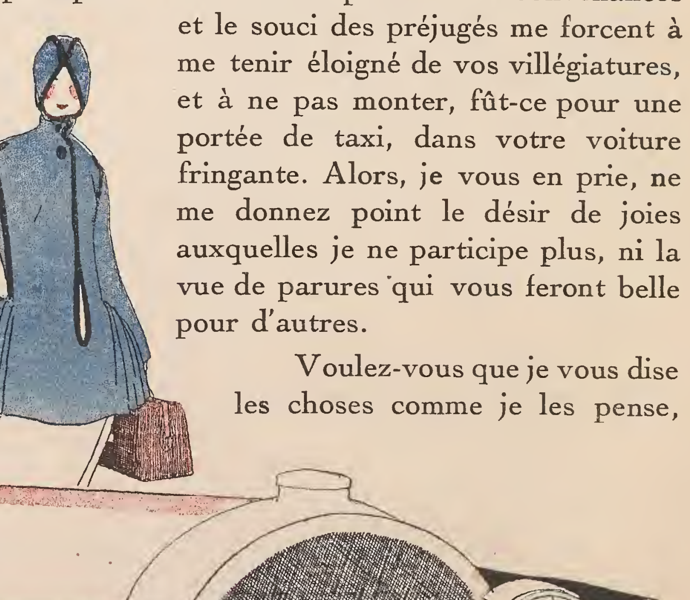
Manteaux pour la mer et l'auto

VOUS voilà satisfaite, orgueilleuse de votre goût et de votre ingéniosité. Vous me forcez à admirer l'exposition des manteaux que vous avez assemblés pour la mer, pour l'auto, et pour vos promenades sylvestres. Vous me les mettez sous les yeux, d'un coup, sans précaution et vous semblez me dire malicieusement : « Regardez-les, puisque dans deux mois vous ne serez pas là pour les voir... Celui-ci est fait d'un drap épais, cassant et souple tout à la fois, surmonté d'un grand col de chamois, indolemment attaché avec des lacets rouges. Lorsque j'apparaîtrai vêtue de la sorte, j'aurai l'air d'un jeune bourreau... Cet autre, vaste et flou, taillé dans une bure de capucin, se termine par un capuchon auquel un écolier malicieux aurait attaché un gland et de longs effilés de soie violets. Celui-ci est pour l'auto, cet autre, léger et souple,

est pour le yacht. Il semble avoir de grandes ailes blanches.» Et vous tenez à ce que je vous évoque, debout sur le pont en bois de teck, le nez au vent marin, immobile, argentée et satisfaite, comme une mouette posée sur une vague sous le soleil....



Eh bien! ce que vous faites là est sans charité ; que m'importent vos manteaux, vos capes, vos falbalas, puisque je ne serai pas là, puisque je ne peux pas être là pour les voir. Le temps est fini où il m'était permis d'être près de vous, sans indiscrétion, de vous admirer sans vous compromettre, de sourire de vos fantaisies et de défendre votre goût devant vos amies, promptes à le trouver trop hardi. Les convenances et le souci des préjugés me forcent à me tenir éloigné de vos villégiatures, et à ne pas monter, fût-ce pour une portée de taxi, dans votre voiture fringante. Alors, je vous en prie, ne me donnez point le désir de joies auxquelles je ne participe plus, ni la vue de parures qui vous feront belle pour d'autres.



Voulez-vous que je vous dise les choses comme je les pense,



sans jalousie? Je ne les trouve pas jolis, vos manteaux. Comme cela, sur ce divan et sur ces fauteuils, vides de votre corps, ils ont l'air de défroques de toutes les époques, empruntées au magasin d'accessoires d'un théâtre de province. Vous faites la moue, vous êtes très mécontente de ma comparaison? C'est entendu. Mettons que j'y mette du dépit. Cependant, reconnaissez que naguère vous aviez, nous avions des goûts plus simples. Le manteau de vous que j'ai le plus aimé était beaucoup plus modeste : c'était une mante (oh le joli mot et la belle rime !) très vaste, très ample, d'une étoffe bourrue et chinée, et doublée d'un doux satin. Nous avions été en auto jusqu'à la côte de Penmarch, sur ces rochers formidables dressés au-dessus de la mer comme des têtes de géants marins, barbus d'écume. Nous nous étions arrêtés devant la petite maison où, le matin, Lemordant, artiste sobre et puissant, venait peindre des études, alors qu'une terrible blessure ne l'avait

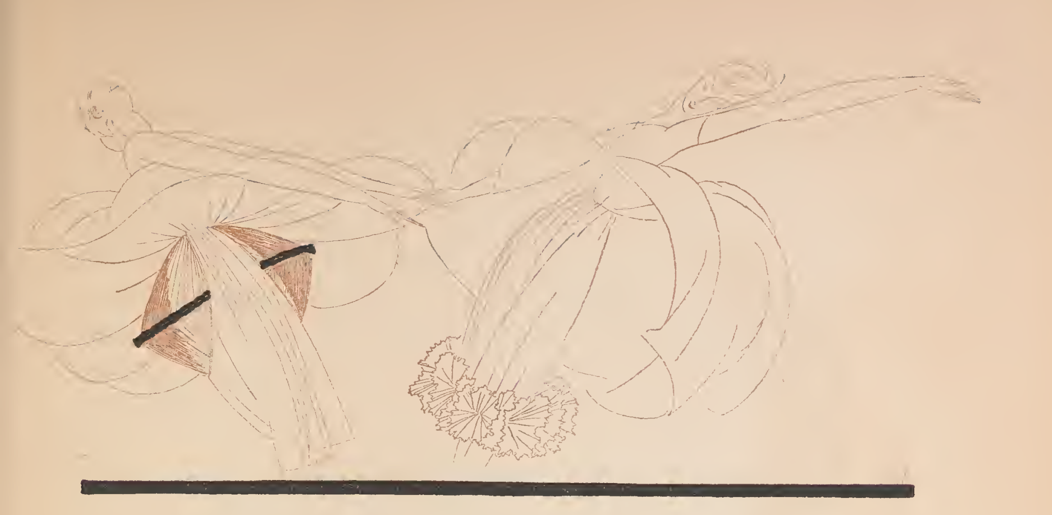


pas encore plongé dans la nuit. Nous n'étions repartis qu'au soir pour Audierne. L'auto glissait sur la route dans le vent frais, parmi les ombres qu'éclairait, d'instant en instant, le regard bleu et profond du phare d'Eckmühl. Je cherchais votre visage dans ces apparitions, et je me penchais vers vous. Fut-ce l'émotion, la brise du large ? je frissonnais.

A votre tour vous vous étiez penchée vers moi en me disant : « Vous avez froid ? N'attrapez pas du mal. Tenez, abritez-vous dans ma mante. » Vous m'aviez tendu un très vaste pan de ce manteau et je m'y étais enveloppé. Nous étions l'un près de l'autre, très près, comme deux enfants frileux. Je serrais dans ma main, pour la retenir, cette étoffe si douce, et je la trouvais belle et complice. Comme je l'aimais ce manteau ! Comme, les jours suivants, je le retrouvais avec un plaisir amical ! Et puis soudain vous l'avez abandonné... Vous l'avez donné à cette femme de chambre qui vous volait... Oh !... Mais non, je ne suis pas fâché. Oui, je vous aime comme en ce temps-là... Et tous vos manteaux sont charmants...

Gérard Bauër.

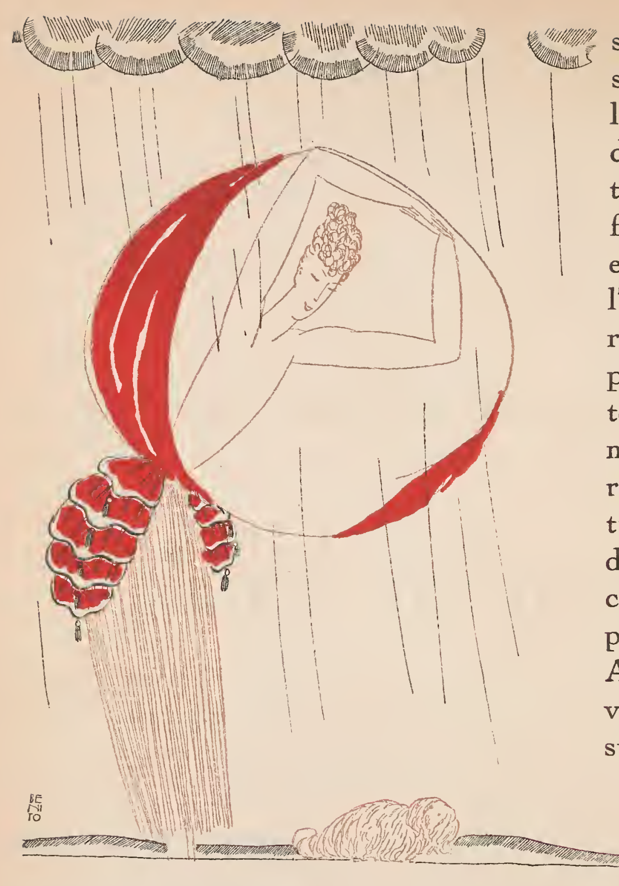




Ronflonflons

R ONFLONFLONS, nomment-elles (les dames), paraît-il, des petites hanches postiches qu'elles portent par-dessus les leurs propres, pour être ainsi parfaitement à la ressemblance d'une amphore.

Encore fallait-il savoir que ce n'était pas là leur forme naturelle. Ceux qui les approchent, les heureux, sont renseignés sur cela — et sur le mécanisme des poupées de Nüremberg, qui accomplissent les fonctions essentielles de la vie, rient, crient, pleurent, dansent... surtout dansent. Ceux-là sont les cœurs frivoles, les amants, les avertis, et qui se rient de tomber sur un morceau d'osier là où ils croyaient trouver une femme. Les autres n'ont de commerces que conceptuels, et avec des héroïnes et des déesses. Les



simples mortelles, singulièrement, les écartent. On dirait qu'elles les traitent en transfuges de l'au-delà et gens sur qui l'on ne peut se reposer, toujours prêts à lâcher terre, pour remonter, souverains, aux prétentieux empyrées dont ils se réclament à tout propos citoyens. Alors, pourquoi viennent-ils vivre sur la terre ?

Non, les femmes n'aiment pas les poètes — qui leur rappellent confusément un paradis perdu — et les poètes n'aiment les femmes que pour avoir loisir de gémir et soupirer... Nous veulent-elles accorder, pour faire cesser nos plaintes, ce que nous feignons de désirer... Ah bien, merci !.. Nous courons encore.

Ils sont (ces ronflonflons) des petits coussinets, ou bien des armatures flexibles d'osier, par-dessus quoi retombe la

robe (*dans un mouvement de paniers*, comme elles disent dans leur algonquin, les couturières). On n'imagine pas des choses pareilles dans la cervelle des poètes, où l'on adore les pures femmes de l'antiquité parce qu'elles sont mortes. Si les poètes les avaient connues, un clin d'œil qui n'eût pas été à sa place, un mouvement de sein qui ne se fût pas arrangé dans le paysage, une parole qui n'eût pas été, à ce moment-là, précis, la parole qui convenait... catastrophe, regard glacé et gare à elles!... Lohengrin (celui de Laforgue), pour bien moins que cela empoigne son beau cygne aimé, et retourne, par la voie des consolants espaces, au pays qu'il eût dû ne jamais quitter... Pauvre Elsa, adieu !



Revenons à ces ronflonflons. Je n'ai pas dit un mot des ruches ou ruchers qui, placés au bas de la fausse jupe, prient

la jupe, la vraie cette fois-ci, de garder ses distances. On ne peut avoir la prétention d'apprendre à qui que ce soit ce que c'est qu'une ruche. Je le sais depuis cinq minutes. C'est un rucher de taffetas à picots, plissé et refroncé sur un fil. La simplicité même, comme vous voyez.

La dame qui regarde par-dessus le bord de sa robe si l'objet qui a causé son émoi (une souris sans doute) a disparu, le fin de son vêtement de dessous est dans un gentil pantalon, cerclé dans son intérieur. Je vous demande où les ronflonflons vont se nicher.

La dame qui fait peur à son chien en faisant hou... hou... du fond de sa jupe ramenée en suaire sur sa tête et en agitant de longues mains de fantôme, regardez sa jupe et sa fausse jupe, celle de dessus et celle de dessous, enfin vous m'entendez de reste. Un tour de boutons à pression permet d'attacher plus haut la jupe (la vraie) : *mouvement de vraies fausses hanches*, alors, et *effet de dépassant* de l'autre jupe (la fausse) — ne nous égarons point. Voyez tout de même, ces couturières, comment elles arriveraient à faire écrire un poète...

Marcel Astruc.







LE POISSON D'ARGENT





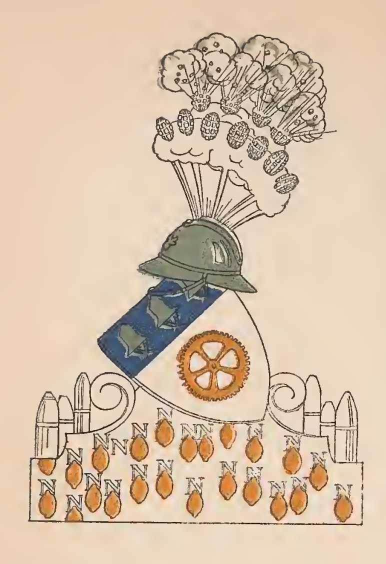
RAPPORT DE M. D'HOZIER, JUGE GÉNÉRAL D'ARMES DE FRANCE, A S. E. LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE, SUR LA NÉCESSITÉ PRESSANTE DE FAIRE ENTRER DANS LA NOBLESSE MM. LES NOUVEAUX ROUÉS DE LA FORTUNE.

Excellence, S. M. Dieu qui est pour les héraldistes plein de bienveillance (car Dieu est un grand seigneur quoiqu'on en pense et le plus noble que je connaisse), Dieu qui est mon maître pour l'éternité, m'a donné dans son paradis une place honorable dans la bibliothèque céleste, près d'une fenêtre, d'où j'aperçois le royaume de France et la Cour de France, transportée dans la maigre demeure qu'on appelle assez comiquement le palais de l'Elysée.

S. M. Dieu vient de pousser la bonté jusqu'à me permettre de secouer aujourd'hui la poussière des siècles et d'écrire directement à Votre Excellence comme je m'adressais au roi seul, sans passer par les ministres parce que les affaires de la noblesse relèvent du Chef de l'Etat.

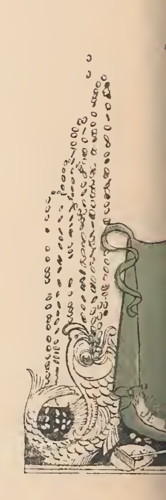
Les lois qui ont survécu au mécanisme des révolutions sont encore assez fortes pour permettre à Votre Excellence de donner ou de confirmer des titres ou des lettres de noblesse aux citoyens (le vilain mot !).

La gloire de la guerre a permis de ressusciter les maréchaux de France et je ne pense pas qu'un héros puisse être maréchal, sans devenir gentilhomme du même coup. Mais il ne s'agit pas dans ce rapport des récompenses héréditaires que le Chef de l'Etat Français peut légitimement attribuer pour perpétuer les noms glorieux.



Je crois savoir que sur son lit de lauriers, sous les palmes du triomphe, la France souffre d'impécuniosité. La monarchie comme la république a connu les crises aiguës de cette maladie : de tous temps sur les champs de bataille nous avons cueilli plus de gloire que de bénéfices. Parmi les remèdes que mes augustes maîtres avaient trouvés, il en est un d'excellent. Le roi donnait des lettres de noblesse, que dis-je, imposait des lettres de noblesse à ceux qui avaient gagné beaucoup d'argent, trop d'argent.

Les lettres patentes n'étaient délivrées que contre de fortes espèces ; et l'interdiction de continuer à faire commerce était jointe au parchemin. Par vanité ou par peur, les enrichis ne refusaient jamais, car les tribunaux qui existaient déjà sous l'ancien régime auraient été saisis de la cause et même du personnage.



Les fermiers généraux, les banquiers, les fournisseurs des armées devenaient nobles par la vaillance de leurs écus. L'Etat et les vrais gentilshommes leur faisaient l'honneur de leur emprunter de l'argent sans leur rendre beaucoup d'estime.

On pourrait recommencer ; le jeu des boules qui est autorisé dans toutes les villes de plaisir ou d'ennui, n'est pas plus honnête que les boules des couronnes de comte que pourraient acheter les nouveaux parvenus de la fortune.

Le principe, si j'ose dire, des nouvelles créations étant accepté, je pourrais fournir à Votre Excellence une liste très complète de noms, propres à l'anoblissement. Qu'il suffise de donner aujourd'hui quelques exemples choisis.

Le premier est M. Beauregard, pour qui la transition ne sera pas brusque car il a déjà droit au titre d'Excellence. Il est le dernier amoureux de la Comtesse du Barry que j'ai beaucoup connue. Pour le mariage de cette dame on inventa des armoiries tout à fait en dehors de mes services. M. Beauregard qui possède et orne avec amour l'ancien château de la favorite, celui de Sardoine, pourra inscrire au fronton de sa demeure, au sommet de son papier les armes de Mme du Barry, *d'azur au chevron d'or, portant en*

cime un geai surmonté d'un G *et accompagne en chef de deux roses et en pointe d'une main dextre, en pal, le tout d'argent.*

Une devise s'impose pour compléter ce beau dessin. Prenons-la dans l'histoire : « France, ton café fiche le camp ». M. Beauregard prononcera ces paroles avec beaucoup de grâce.

⁂

De M. Beauregard à M. Nèfle il n'y a qu'un tour de roue. Plaise à Votre Excellence, donner à ce seigneur des armes très personnelles que nous lirons ainsi : *de gueules à la roue engrelée d'or, au chef d'azur, à trois bonnets de juif d'argent, surmonté du casque d'argent poli chargé d'un demi-vol antique aux onze grenades dont quatre en éclats ; l'écu posé en biais sous le casque. Devise :* L'engrenage ou la vie.

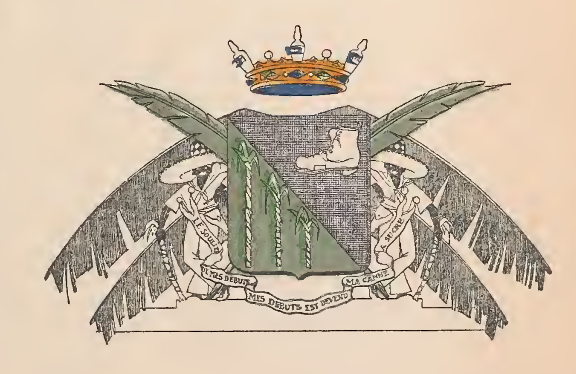
⁂

Avec M. Canne nous sommes en vieille France. Ce personnage dont la seule tare originelle est d'avoir été journaliste en province avant d'accepter la royauté du rhum, est un personnage riche qui vit en gentilhomme sans l'être. Nous pouvons régler ainsi ses armes d'office en modifiant la couronne de vicomte, ce qui est contraire aux lois du blason mais ne présente pas d'obstacles immédiats.

M. Canne portera donc *de sable au soulier de carnation, baillant de même, tranché d'argent aux trois cannes à sucre de sinople. Couronne : de vicomte où 3 perles sont remplacées par 3 bouteilles de rhum. Derrière l'écu : deux plumes d'oie d'argent posées en sautoir.*

⁂

Les plaisirs de la table et ceux de l'amour sont également recherchés. M. Vatel du Rateau a procuré l'un et l'autre dès sa plus tendre jeunesse, il y joint l'agrément du jeu ; résumons cette carrière dans un écu plus original que régulier, mais qui fera connaître aux neveux de nos petits neveux les origines de M. Vatel du Rateau, duc de Tout-Dauville, vicomte de Grasse, coseigneur d'Ostende : *de sinople à trois rateaux d'or posés*



en pal au chef d'azur charge d'un brochet d'or. Couronne : un bonnet de cuisinier d'argent orné de deux cornes du même. L'écu environné du tablier de cuisine d'argent. Devise : Je pêche en toutes mers. *Cri :* Par Le Tellier !

Pour ne pas finir sur un parfum de cuisine, je signale à Votre Excellence l'anoblissement nécessaire de M. Fleury. Il a renouvelé les formules des parfums, a remplacé la qualité de l'odeur par la supériorité du flacon. Il a eu le génie de faire accepter des prix que nos ancêtres ignoraient pour les divins parfums à la bergamote, à la vraie rose, au véritable œillet.

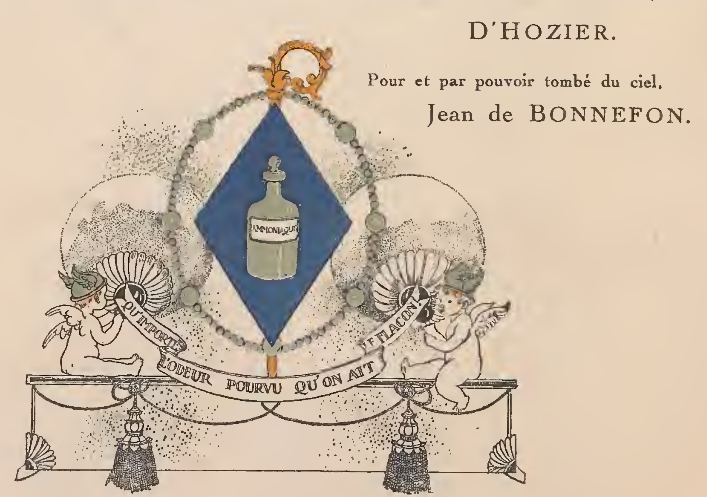
M. Fleury est qualifié pour percevoir des Armes et un titre, car je crois qu'il se fait annoncer dans le monde où il va, sous un nom allongé, qui n'est pas le même que celui dont il pare ses étiquettes : *d'azur au flacon d'ammoniaque d'argent; l'écu entouré du chapelet d'argent et posé sur la crosse d'or qui sont de l'abbaye de Vertpré. Devise :* Qu'importe l'odeur pourvu qu'on ait le flacon ! *Cri :* Ni fleurs ni couronnes !

Je continuerai cet exercice s'il a l'heur de distraire Votre Excellence de ses graves labeurs. En attendant, je prie Votre Excellence de me pardonner d'avoir employé des mots qui ne sont pas conformes au protocole nouveau de la France ; je n'ai pas trouvé dans la bibliothèque de S. M. Dieu l'exemplaire du nouveau formulaire de la Cour de France et je m'en tiens à celui des rois, encore qu'il soit trop simple pour les temps compliqués qui voient commencer le règne de Votre Excellence.

Je suis avec le plus profond respect, M. le Président, de Votre Excellence, le très humble et très obéissant serviteur et très fidèle sujet.

D'HOZIER.

Pour et par pouvoir tombé du ciel,
Jean de BONNEFON.





CHILDREN'S CORNER

Ils se promènent à pas comptés. Un abat-jour avec un pompon; une cloche écarlate; entre la cloche et l'abat-jour le vernis d'une pomme d'api; à chaque mouvement de la cloche le fond d'un petit pantalon blanc : c'est Minnie. Poum l'accompagne. Poum est habillé en bolchevik, ou à peu près. Ses yeux reflètent les choses sans rien retenir. Mais Minnie a l'œil — si l'on peut dire — et connaît la vie. Le temps est maussade et la bise les "pince" dans leurs costumes qui finissent tôt, si tôt... Bobette passe, le maillet levé, à la poursuite d'une boule récalcitrante. Minnie lance un regard — jugé! — et avec un petit rire sec :

— Tu as vu Bobette?

— Eh bien?



— Ce qu'elle est fagotée.

— Tu trouves ?

— Coutil, confection, 105,95 au Printemps. Une misère !

Poum demeure silencieux. Poum oppose aux subtiles observations de sa sœur une stupeur opaque. Minnie s'énerve :

— Tu ne dis rien.

— Il ne fait pas chaud.

— De quoi te plains-tu? Toi, au moins, tu as une culotte; tandis que mon pantalon, autant dire qu'il n'y en a pas, alors faut voir...

Poum est très rouge. Poum est choqué :

— Oh Minnie ! tu n'es pas convenable.

Mais Minnie a le sens des responsabilités. Elle s'emporte :

— C'est maman qui n'est pas convenable. Pourquoi qu'elle commence à m'habiller à la taille ? Si tu crois que nous ne sommes pas ridicules.

— Parle pour toi.

— Oh ! pour toi aussi ! Il est écœurant ton costume.



Poum a un argument. Il triomphe :

— C'est la mode.

— Bien sûr, c'est la mode... Au fond, veux-tu que je te dise? Ce n'est pas pour nous que maman nous habille. C'est pour elle.

Poum a coutume de ne pas s'étonner des paradoxes de Minnie; mais, cette fois, il proteste :

— Comment, pour elle?

— Mais oui : pour elle ou pour son appartement. Elle choisit nos costumes comme ses coussins de divan, pour l'harmonie, comme elle dit... Et ça peut aller loin. Tiens, il y a quelque temps, elle m'a emmenée aux Arts Décoratifs... Ce que j'ai eu peur.

— Pourquoi?

— Dame! Tout le temps je me disais : Pourvu qu'elle n'ait pas l'idée de se refaire un ensemble! Car, alors, gare à moi!...

Poum commence à s'émerveiller positivement :

— C'est drôle! je n'avais pas encore pensé à ça...



Minnie hausse les épaules :

— Parbleu ! tu ne penses jamais à rien.

Puis, elle conclut, péremptoire :

— Vois-tu, Poum. Nous sommes des enfants martyrs.

Poum est saisi d'une terreur folle. Il ne sait pas très bien ce que c'est qu'un martyr. On lui a parlé de Saint-Denis qui portait sa tête... Cette image le bouleverse, il tremble, il a envie de pleurer. Mais une belle madame les regarde, Minnie et lui. Alors il se contient... Voilà même que la belle madame prend son face-à-main. Et voilà encore qu'elle parle. Elle dit : Adorables, ces enfants !

Poum n'a plus peur. Poum est très fier. Il envoie une bourrade à Minnie :

— Tu as entendu ?

Minnie a entendu. Mais Minnie détourne la conversation. Elle montre petite Zon qui passe avec une poupée dans ses bras, et recommande :

— Surtout ne la salue pas !

— Pourquoi ? fait Poum.

Minnie s'empourpre jusqu'aux oreilles et, très vite :

— On ne sait pas avec qui elle a acheté sa poupée.



LOUIS LÉON-MARTIN.



LA FLEUR D'OR

Robe du soir, de Worth



RENTRONS

Robe de plage, de Beer



CENDRILLON

Robe du soir, de Dœuillet



LA FÊTE EST FINIE

Robe d'organdi et robe de petite fille, de Jeanne Lanvin



MIRAGE

Robe du soir, de Paul Poiret

Robes pour l'Été 1920



LE PANORAMA EST
DE RAOUL DUFY. LES
SOIERIES SONT DE
BIANCHINI FÉRIER
ET CIE COMPOSÉES
PAR RAOUL DUFY.





Pl. 21 à 24.

Gazette

-Nº 4-

Robes pour l'été 1920.



EXPLICATION DES PLANCHES

Pl. 24. — *Une robe de promenade en "parquetine" tissu de Rodier. Le bas des manches et de la jaquette sont garnis d'un large galon "mohair" à gros damier.*

Pl. 25. — *Jeune habitante de cette terre de Torquate, où l'esthétisme absolu n'est ni plus ni moins qu'une institution d'Etat, et la première. Elle est donc vêtue et ornée suivant les meilleures acquisitions de l'art et de la beauté. Ses ajustements, à les bien examiner, ne diffèrent pas tant, mesdames, des vôtres. C'est donc que vous n'êtes pas si loin de la perfection.*

Pl. 26. — *Deux robes d'après-midi. La robe à paniers est en "diallaine" et est garnie d'un galon de laine. La jupe et la petite veste de la seconde sont en serge bleue, le dessous et les manches sont en taffetas*

Pl. 27. — *De Worth, cette robe du soir en lamé bleu argent. Le petit corselet est brodé d'argent. Le drapé est retenu aux épaules par des guirlandes de roses.*

Pl. 28. — *Voici une robe de plage de chez Beer. La jupe est en lainage rayé bleu et blanc; le paletot, assorti, est en tissu blanc uni.*

Pl. 29. — *Robe du soir, de Dœuillet, en taffetas noir, garnie d'applications de cretonne, recouverte de Chantilly.*

Pl. 30. — *De Jeanne Lanvin, une robe d'organdi mauve avec des palmes appliquées et un nœud en taffetas marine. Le chapeau d'organdi rose est bordé de deux courts volants superposés, l'un rose, et l'autre bleu marine. Et une robe de fillette en organdi rose, garnie également de palmes appliquées en taffetas blanc. Le petit cabriolet est aussi en organdi rose ; les mêmes palmes sont appliquées sur le devant ; les brides sont en taffetas blanc.*

Pl. 31. — *Jupe en tulle turquoise ; corsage en lamé argent brodé argent : Robe du soir, de Paul Poiret.*

Croquis de XXI à XXIV. — *Robes d'été en tissus de soie fabriqués par Bianchini-Férier, sur les dessins de Raoul Dufy. La robe saumon, placée à l'extrême gauche, est en "twill" imprimé; puis viennent une robe en voile imprimé versicolore, et une troisième, couleur citron, qui est en taffetas diaphane. Trois robes viennent ensuite, de gauche à droite, deux bleues, en "twill" imprimé, et une rose, en taffetas "libellule". Les cinq robes qui occupent la partie droite du panorama sont: la noire à damier, en satin imprimé; la "saumon" en crêpe imprimé; la noire sans col, en satin d'amour; la bleue à carreaux, en crêpe imprimé; enfin la rouge et bleue, en voile de soie imprimé.*

Imp. Studium. *Marcel Rottembourg, Gérant.*

Gazette du Bon Genre

ART – MODES & FRIVOLITÉS

Lucien VOGEL · Directeur



CONDÉ NAST, Publisher
19 West 44 th. Street
NEW-YORK U. S. A.

PARIS
LES ÉDITIONS LUCIEN VOGEL

LONDON
THE FIELD PRESS Ltd.

GENÈVE
NAVILLE et Cie



Les Couturiers cités ci-dessous par ordre alphabétique ont contribué à fonder cette Gazette, ou lui apportent, en outre, avec leur collaboration, l'aide de leurs conseils.

BEER
CHERUIT
DŒUILLET
DOUCET
LANVIN
PAQUIN
PAUL POIRET
REDFERN
WORTH



SOMMAIRE DU NUMÉRO 5

Juin 1920 3e Année

PLANCHES HORS-TEXTE



Coiffure par

ÉMILE Ltd

24-25, Conduit Street
LONDON W.1.

398-400, Rue Saint-Honoré
PARIS

PRODUITS DU Dr DYS

Agent exclusif :

DARSY

54, Faubourg Saint-Honoré
PARIS

Un sachet du Dr Dys dans votre ablution, matin et soir, donnera à votre épiderme, Madame, le beau velouté de la pêche.

En vente dans toutes les bonnes maisons.

On sale at all the most exclusive houses in the United Kingdom.
American address : 630, Fifth Avenue - NEW-YORK



Tout vous est aquillon. Tout me semble zéphyr...

...grâce aux Fourrures de

W E I L

PARIS :: 4, Rue Sainte-Anne, 4 :: PARIS



LE PORTRAIT DE L'ABSENT

Chez MERCIER Frères
Tapissiers-Décorateurs
100, Rue du Faubourg Saint-Antoine :: PARIS



LE GOUTER SUR LA TERRASSE

Service à Thé de MAPPIN & WEBB Ltd. 1, Rue de la Paix PARIS

LONDRES □ BIARRITZ □ NICE □ MONTE-CARLO


m.r





Rêveries sur un Paysage

Je vous écris, Francine, au milieu des fleurs innombrables, près de la mer éblouissante. Sous la terrasse où je pense à vous, elle bat d'un flot continu des galets qui semblent de marbre, et, au plus loin de l'horizon, elle se confond tant elle est calme avec le ciel où l'on ne saurait distinguer la blancheur d'une voile du vol aigu de la mouette. Autour de la baie au flot métallique, un demi-cercle de montagnes forme un anneau de pierre rose et violette, çà et là diamanté comme d'une poignée de cailloux brillants, jetés à la volée, qui sont des maisons. Sous l'émail de l'azur, les citrons et les mandarines pendent aux branches immobiles. Un lézard court sur un balustre, et tandis que l'eau déverse au bord des rochers sa frange d'écume harmonieuse, l'air vibre d'un grésillement de chaleur et d'insectes. Parfois un souffle impalpable s'élève et retombe aussitôt, chargé de trop d'aromes, lourd d'avoir courbé trop de fleurs. Tout cela laisse au cœur un extrême engourdissement : c'est la volupté d'un précoce juillet, à laquelle on n'est pas fait encore, et qui étonne. La pensée en est submergée,



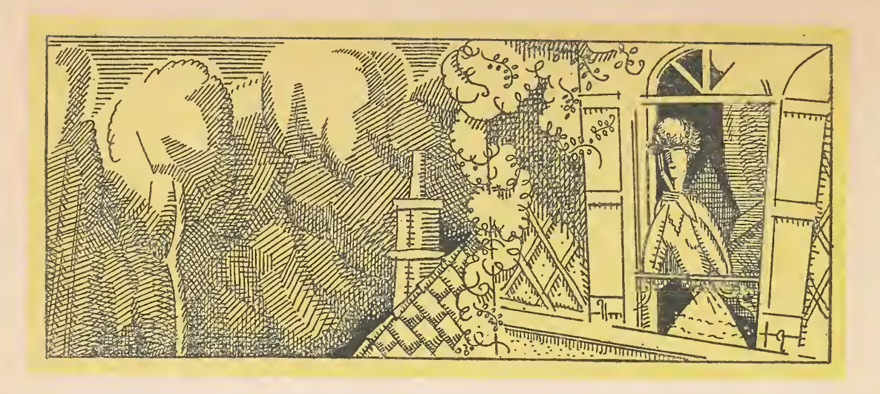
l'imagination recouverte : on ne peut pas rêver dans ce pays, Francine, et son implacable splendeur, pareille à celle de l'onyx, a je ne sais quoi d'inhumain. Seuls des philosophes ou des artistes épris de l'unique raison, comme étaient les Grecs, y pourraient vivre sans malaise ; mais le sentiment y est vite étouffé, la sensation pure y domine trop, et pour penser à vous, mon amie, au sein de cette dure lumière éclatante, il faut que je ferme les yeux.

Alors je vous revois, Francine : je vous vois dans votre jardin, pas bien loin de l'Oise argentée, errant sous les bosquets qui couvrent des allées pleines d'ombres légères... Là, Francine, mon cœur est resté. Là seulement, dans le décor réduit de nos humbles vallons, au bord de ces eaux transparentes, et sous ces arbres paternels, une nature affectueuse sait accueillir nos rêveries et nourrir nos goûts romantiques. Là notre âme trouve avec l'univers une harmonie à sa mesure, et la volupté n'y fleurit que d'un excès de sentiment. C'est le charme de l'Ile de France...

Nous sommes ainsi faits, Francine : une beauté rigide nous étouffe, et sans la grâce elle ne saurait nous émouvoir. Les spectacles désordonnés de la nature en imposent, mais ils ne peuvent nous parler. On ne respire pas aisément sur les



montagnes, la mer m'a toujours paru monotone, et la seule idée du Niagara ennuie. Mais le moindre vallon où vous aurez passé, chère Francine imaginaire, en conserve à jamais je ne sais quel sillage poétique et parfumé, qui nous le rend délicieux. Ainsi la pelouse où Nerval " sur une grande place verte encadrée d'ormes et de tilleuls " voyait danser en rond des jeunes filles et donna à la belle Adrienne cette couronne qui fit pleurer Sylvie. J'ai eu la mienne, dans le temps ; c'était au bord du Sausseron, qui coule à Nesles. Le ciel y est fin, sensible, un peu triste parfois, mais si léger à respirer ! De modestes coteaux enserrent sans l'emprisonner ma vallée paisible : on y vit sans effort, et la vue y a toujours quelque coulée aérienne sur quelque nouvel horizon, où la pensée fuit. Ici, c'est un village, avec ses toits de tuile ; là une vieille ferme... un peu plus loin, une chapelle perdue dans les bois. Mais tout cela — petite ville riante, à cheval sur la rivière, long rideau de hauts peupliers au bord d'une route, lointains bleus ! — si mesuré, si humble, si à sa place ! Vous vous promenez, vous voulez rêver, seul, sans être distrait de votre amour, de votre chagrin : ce doux paysage s'efface. Il ne s'impose point, il n'a rien d'éclatant, de trop riche. Longtemps vous avez marché au milieu de lui sans l'apercevoir, tout en vos pensées. Voilà



que vous levez les yeux : il vous sourit ; vous le regardez : il vous charme. Ces bois, ces courbes délicates du terrain, ces collines gracieuses, ce vent modéré dans ces arbres tout pareils à ceux que Watteau a mis dans les fonds de ses assemblées champêtres vous disent alors : “ Mais oui... nous étions là ! Mais nous respections ta rêverie, ô notre frère humain, et tu ne nous voyais pas. Maintenant viens plus près de nous, écoute nos voix mesurées... Auprès de nous la pire tristesse devient supportable et finit même par ressembler à du plaisir, le bonheur dure plus longtemps, la vie ralentit sa marche rapide. Ici le cœur s'épanouit... ”

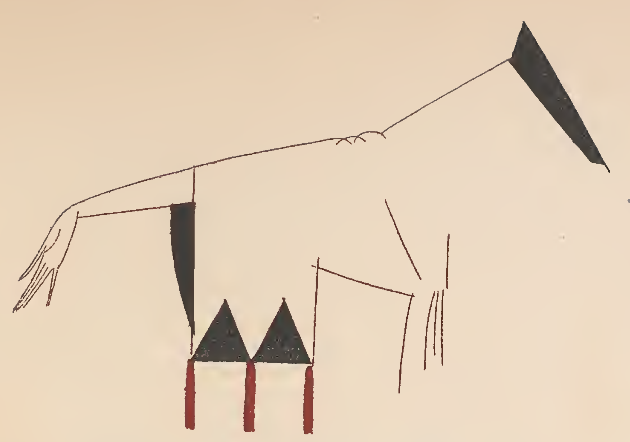
Francine, il ne faut pas vivre comme des étrangers dans le monde, indifférents au décor qui les enveloppe, et le considérant sans sympathie. Des fils secrets nous lient à toute chose, et c'est aux poètes qu'il appartient de nous les découvrir. Vous le sentez confusément, dans votre jardin, et quand, à minuit, accoudée à votre fenêtre et mesurant l'espace immense où tout se confond, respirant l'odeur du chèvre-feuille qui semble l'haleine des nuits, vous envoyez en souriant un baiser au rossignol qui va chanter — non, vous n'êtes pas ridicule. Ou bien nous le sommes tous les deux.

Emile HENRIOT.

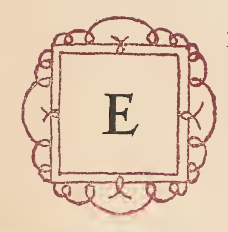


LE FRUIT VERT

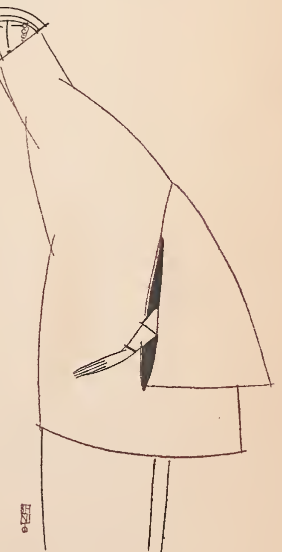
Manteau pour le soir



LES BEAUX BRAS



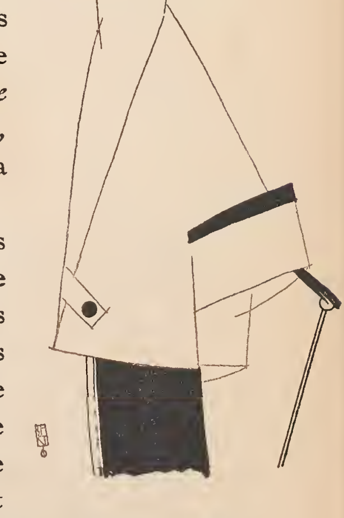
EN ce lit de repos où il vous plaît tant de recevoir, vous êtes belle assurément, madame. Mais je voudrais vous dire pourquoi. Et las de louer vos yeux et votre visage, ainsi que votre long pied léger, par-dessus toutes les beautés de ce " corps féminin qui tant est tendre ", je louerai en vous, même immobile, la beauté du mouvement. Il faut donc que je chante d'abord celle de votre bras. Chose admirable, songez-y, qu'il vous suffise de déplacer à peine votre épaule ou la main pour trahir au regard la nuance de vos pensées !



Qui reposait tout à l'heure infléchi sur le coussin moelleux c'était votre bras droit, pareil à celui de la *Danaé* de Naples. Aucun



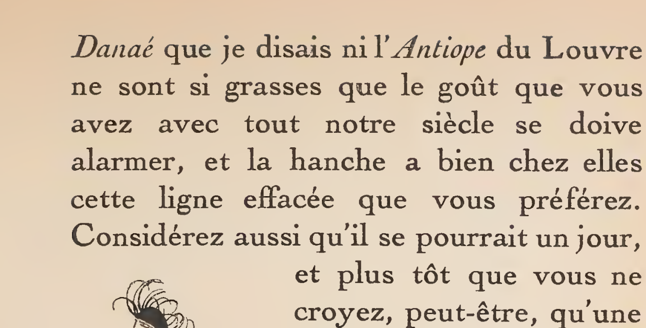
peintre n'a jamais peint le bras féminin avec plus de bonheur que le Titien. Vous vous êtes soulevée, toute rose, parce que je faisais de vous un tel éloge, et d'abord vous avez porté sur votre bras, le même, tout le poids de votre être, à peu près comme la belle personne qui représente l'*Amour profane*, puis, touchant vos cheveux, et ressemblant déjà à l'une ou l'autre des *Vanités*, vous avez jeté sur un lointain miroir, parfaisant la ressemblance, ce beau regard variable : inquiet, clairvoyant, heureux avant que de se perdre dans une rêverie.



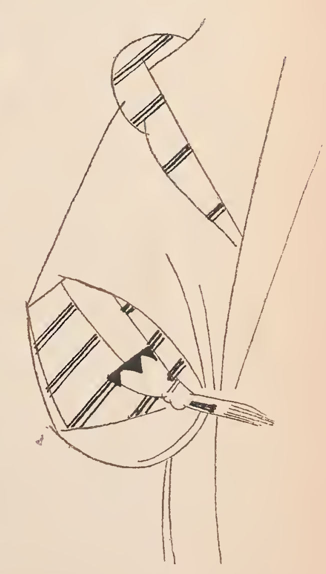
Et je me suis pris à rêver moi-même, songeant amèrement que je ne vous verrais jamais les bras de la *Madeleine repentie* (qui est à Florence), refermés sur sa beauté.



Mais vous m'avez fait signe que non, vous m'avez dit que vous vouliez une parole plus utile, puisque c'est aux femmes de Botticelli qu'il vaut mieux vous comparer, comme cette héroïne de M. Marcel Proust. Écoutez-moi, pourtant ! Ni cette



Danaé que je disais ni l'*Antiope* du Louvre ne sont si grasses que le goût que vous avez avec tout notre siècle se doive alarmer, et la hanche a bien chez elles cette ligne effacée que vous préférez. Considérez aussi qu'il se pourrait un jour, et plus tôt que vous ne croyez, peut-être, qu'une variation de la mode vous donnât un autre goût : celui d'une beauté plus épanouie et, pardonnez-moi, plus divine. Alors le Titien vous sera un répertoire inégalable, dont vous me remercierez, si vous vous rappelez encore que j'en fus l'inventeur. Alors, comme aujourd'hui, la terre n'ayant pas cessé de tourner, vous prendrez le même plaisir, Ève, à draper d'étoffe le beau bras que voilà, à le laisser deviner sous le voile, à le cacher dans la gaine d'un riche manteau,





à imaginer, pour dire enfin le petit mot que vous attendez, la belle forme d'une manche. Cœur avide, vous ne vous contentez pas d'une seule, au dessin arrêté une fois pour toutes et servant à toutes fins ! C'est de mille manières qu'il vous plait de le vêtir, ce bras sans défaut, ou de le laisser paraître comme Dieu vous le donna.

Quand vous le couvrez vraiment, vous voulez que ce soit d'une manière imprévue, si possible, et qui satisfasse à plusieurs conditions apparemment contradictoires, comme d'étonner tout le monde sans choquer nul connaisseur, et de bien dérober le plus souvent ce qui doit pouvoir soudain jaillir, nu comme un bijou, libre, flexible et charmant, "poly, souef, si précieux".

... Pour ne plus rien dire de la main parfaite, semblable (vous voyez que je songe à vous plaire) à celles que dans le *Printemps* de Botticelli deux des trois Grâces joignent en dansant.

Eugène Marsan.



JOUERAI-JE ?

Robe pour les Courses, de Beer

Du sable, de la volupté, de la mer.....



A Mer! Dans son enthousiasme romantique, Michelet prétendait que nous en venions tous. Ce n'est peut-être pas la raison pour laquelle beaucoup d'entre nous ont envie d'y retourner dès le commencement de juillet; certainement il y a des motifs peut-être moins profonds, mais plus plausibles à cette attirance. Et cette jeune femme qui nous faisait cet aveu naïf : — « J'aime la mer parce que c'est une très belle salle de bain avec beaucoup de monde autour » — cette jeune femme nous livrait un argument qui vaut bien les autres, et pour lequel Amphitrite, épouse de Neptune comme on nous l'a appris dans notre enfance, aurait bien tort de se fâcher. Les jours où elle se met en colère, espérons que c'est pour des causes plus valables et moins subtiles.



Mais, à bien y réfléchir, d'où vient cette habitude de s'installer en groupe au bord de la mer et pourquoi là plutôt qu'ailleurs Nous pensons que la première fois cela dut se faire de la façon suivante : d'excellentes gens étaient partis à l'aventure et marchaient droit devant eux ; nous ne savons s'ils étaient décidés à aller très loin, mais à force de marcher

ils arrivèrent jusqu'au rivage, et comme ils n'avaient pas de barque ils furent bien forcés de s'arrêter. Le sable était fin, le climat était doux, tempéré, l'air agréable et sain; ils restèrent là quelque temps après y avoir planté leur tente et dressé quelques cabines de bois pour les protéger, la nuit venue, contre les rigueurs du large. Ils ne furent chassés de cette douce villégiature que par les intempéries, qui étaient revenues avec l'approche de l'hiver, et le besoin de subsister en travaillant, car ils avaient peu à peu mangé les réserves nécessaires à leur expédition. Pourtant, comme ils s'étaient trouvés très bien sur ce sable et devant cette eau, ils y revinrent l'année suivante, vers la même lune, et y demeurèrent tout de même. Les jeunes femmes avaient pris l'habitude d'aller le matin livrer leurs corps aux vertes caresses de Nérée, les hommes allaient recueillir au fond des mares des bêtes savoureuses à manger et, l'après-midi, les uns et les autres jouaient à des jeux où ils exerçaient leurs corps souples. Les bains de mer étaient créés ; il n'y manquait ni la tente, ni la cabine, ni les distractions. Il est vrai qu'il y manquait encore le baccarat et le cinématographe à l'heure du bain, mais l'ingéniosité des humains est telle que ces éléments, indispensables à la prospérité et à l'agrément des plages, ne tardèrent pas à y être installés.

Notre explication vaut ce qu'elle vaut, mais elle a le mérite d'être très naturelle. En somme, quand nous allons à la mer, nous marchons jusqu'à l'endroit où nous sommes bien forcés de nous arrêter, où l'eau clapotante semble dire raisonnablement au train ou à l'auto : « Cela va bien comme cela, je ne vous conseille pas d'essayer d'aller plus loin », et nous descendons. Et si chaque matin nos femmes, nos amies, nos sœurs, nos maîtresses essayent d'aller un peu plus loin, après s'être préalablement déshabillées et avoir revêtu un costume qui ne les gêne pas dans leurs mouvements, elles vont,

en effet, toujours un peu plus loin dans l'inquiétante coquetterie et la provocante nudité, mais guère dans l'océan, et elles reviennent bientôt sur la terre, leur véritable élément, et qui est vraiment douce et fine en cet endroit où elle semble à sa naissance. Ces nymphes s'y allongent, comme de petites reines dédaigneuses, et demandent au soleil de les sécher lentement, de leur faire une peau brune et ferme. Puis, dans une de leurs mains, négligemment, elles prennent une poignée de sable qu'elles laissent couler peu à peu entre leurs doigts menus, pour montrer à ceux qui les contemplent le symbole du temps nécessaire à la conquête de leur cœur (lorsque le sable est tout à fait retombé, avant la fin de la saison, l'œuf est à point).

Quand la mer a recouvert de son manteau toutes ces blanches épaules, tous ces corps qui s'offrent avec de petits frissons, elle a fait d'un même coup toutes ces âmes semblables ; il n'y a plus de libertines, d'ingénues, de vierges, sous le flot il n'y a que des femmes ressentant l'étreinte forte et totale de l'onde. Si elles ressentaient en outre l'ivresse de la dissimulation physique, elles y demeureraient longuement ; mais, travaillées par un grand désir de se montrer, elles n'y restent pas ensevelies jusqu'aux épaules, émergent de tout leur torse, ou bien taquinent de la pointe du pied la traîne blanche et bleue de la déesse. Et pour être





ressorties de la sorte, aux yeux de tous, elles sont tout de suite et si rapidement redevenues ce qu'elles étaient, physiquement et moralement, que cela n'est même plus une distraction de le chercher, et que c'en est dérisoire de facilité.

Entre tant de beautés, nous n'en avons connu qu'une qui aimait beaucoup la mer et l'aimait comme on doit aimer : en secret. Souvent elle allait s'y plonger à l'heure où les ombres la préservaient des regards, ou bien encore elle s'allongeait à l'abri d'une petite baie, toute seule, loin des humains, et se laissait caresser par les vagues jusqu'à temps que les plantes marines, le glauque varech et tous les fucus pélagiens lui aient fait un vêtement d'algues ruisselantes. Parfois elle écoutait la chanson des coquillages et regardait au fond des nacres si elle n'allait point y découvrir la perle merveilleuse, celle qu'y déposa la déesse en y laissant tomber une larme, un jour qu'elle était triste. Cette jeune créature était ardente et ses lèvres avaient le goût du sel.

Non, ce n'était pas à Deauville que nous l'avons rencontrée.

Gérard BAUËR.

Bijouterie fétichiste

Le *modern-style* ayant sombré et, avec lui, les bijoux inspirés du houx et du gui, l'époque, comme consciente de sa stérilité, semble renoncer à la bijouterie d'art. La bijouterie devient en effet un commerce, et un commerçant de ce temps ne songe plus guère à l'art. L'ouvrier (qui n'est plus artisan), d'un travail promis au système Taylor, n'a plus le temps d'autre part d'inclure dans son œuvre des soucis d'esthétique si rudimentaires qu'il soient. Le prix, les qualités intrinsèques des métaux et des pierres tiennent lieu de style, et l'invention se satisfait du sertissage des poils d'éléphant.

Il n'est donc pas étonnant que les gens de goût (il en est encore), demandent à d'autres civilisations ce que leur propre civilisation leur refuse, ni que les bijoux nègres, d'une naïveté

brutale, et les bijoux indous, chinois et japonais, taraudés d'une sensualité minutieuse, ne fleurissent en notre Occident desséché.

Il n'est pas étonnant également que cet apport féconde certains de nos artistes en décoration minuscule, ni qu'un Roger Foy puise, dans l'étude des fétiches africains et des pendentifs de jade et d'ivoire conçus au plus profond de l'Est, les éléments d'une renaissance contemporaine de la bijouterie.

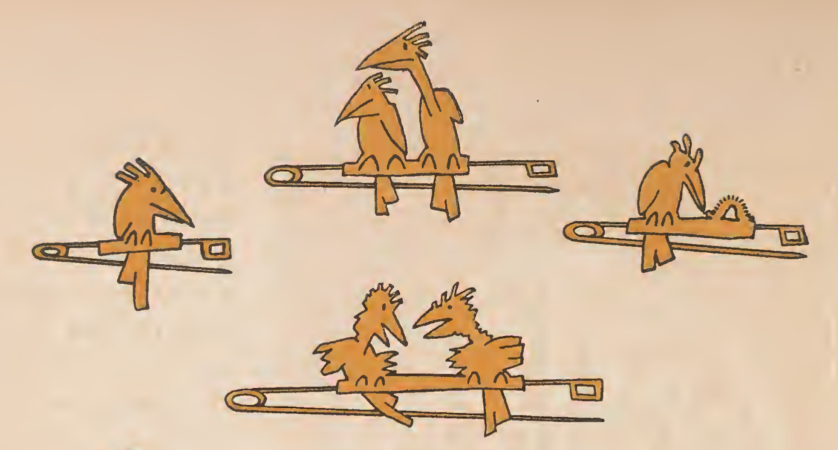
Considérez tels pendentifs issus de l'ingéniosité de cet artiste. Voici un masque sévère et creusé. Les rides qui soulignent les yeux clos, les plis du nez, ceux de la bouche stylisée en largeur, se figent en un sommeil hiératique d'idole barbare. L'île de Pâques, décrite par Loti, surgit du Pacifique avec ses falaises granitiques et basaltiques armées des têtes gigantesques de dieux tellement anciens que les naturels ont perdu maintenant tout souvenir de leurs noms et de leur culte. Un cadre découpé selon l'esthétique extrême-orientale accompagne très heureusement cette face étrange endormie pour toujours dans l'énigme de quelle préhistoire.

Dans cet autre pendentif moins sobre, moins pur, la sculpture s'affirme aussi barbare mais plus tourmentée, plus riche peut-être. L'imagination en rêve s'y donne libre cours;



une frayeur religieuse dut courber bien bas les fidèles primitifs devant cette tête aux oreilles décollées, surmontée d'une sorte de tiare dont on souhaiterait qu'une théographie moins imparfaite nous expliquât le sens.

L'esthétique des pendentifs d'ivoire de Roger Foy est toute différente. Ici l'artiste nous convie à une volupté purement rétinienne. Dans la tranche d'ivoire ajourée fantastiquement, la ligne blanche s'infléchit et se tord comme un caprice compliqué. Mais un





axe vertical coupe exactement par le milieu le pendentif et, la gauche répétant exactement la fantaisie diabolique de la droite, une figure naît, presque harmonieuse. N'était cette symétrie, ces pendentifs mériteraient de s'appeler bijoux-Dada. N'y retrouve-t-on pas ces imbrications de lichens, gravées sur bois par Arp, et dont Francis Picabia aime à parer ses élucubrations dites poétiques?

C'est par contre un humour carrément britannique qu'inspirent les broches et les breloques de Roger Foy. Là, l'artiste voulut rire et faire rire, et ses bijoux sont des bijoux de vacances, propres aux chandails et aux mèches folles. Métis grotesque des deux plus grotesques oiseaux : le pélican et le toucan, l'oiseau de Roger Foy se perche sur la broche ; il y médite ou se chamaille avec son frère, pour mieux faire rire la jeune fille qui le portera ou le regardera.

Toute la fantaisie de ces bestioles ne m'empêchera pas de leur préférer les pendentifs barbares et hiératiques dont j'ai parlé d'abord, et que certaines robes ultra-modernes et la mélanophilie enragée de ce temps inviteront au voyage sur la houle calme des poitrines.

Jean BERNIER.



L'OISEAU MORT

Robe Tchéco-Slovaque



MODES TCHÉCO-SLOVAQUES

NOUS voyagions en Roumanie, l'année dernière. La Transylvanie, le Banat et le Torontal n'eurent bientôt plus de secrets pour nous. Nous étions là-bas en mission, comme tout le monde ; et si la Conférence de la Paix n'a pas tenu un meilleur compte des sérieuses observations que nous lui rapportâmes de ce périple, ma foi, il n'y va pas de notre faute. Revenant de ces contrées lointaines, nous nous disions d'ailleurs qu'il aurait mieux valu y envoyer une modiste que des diplomates : elle en aurait au moins rapporté de fort jolies idées pour nos belles dames.

Nous nous souvenons en particulier d'un soir à Siliste, petit village perdu au milieu des rudes Carpathes ; ces



montagnes ont de belles gorges, et leurs habitantes aussi. Pour nous honorer, on avait convié un grand nombre de ces dernières ; et elles étaient venues dans leurs atours de fête. Elles dansèrent. Ce fut charmant. Elles dansèrent aux sons de la viole et du *tsambulum* les gracieuses danses de leur pays, la *hora* et l'*invertita,* l'*bategana,* la *romana,* auxquelles nous prîmes part, au milieu de ces robustes paysannes dont la taille est cambrée et l'œil merveilleusement noir... Elles étaient vêtues d'un petit corset de velours qui découvre au-dessus des seins la chemise brodée de fils d'or et de beaux dessins colorés, dont les manches bouffantes dessinent d'abord les épaules, très fidèlement, avant de s'évaser en larges plis, comme on en voit aux longues italiennes de Véronèse et du Titien. Leurs jupes courtes tombaient en mille plis bien droits, blanches, et sur lesquelles tranchaient devant et derrière des tabliers aux couleurs crues. Et sur le dos de ces belles filles flottaient les franges de l'écharpe de



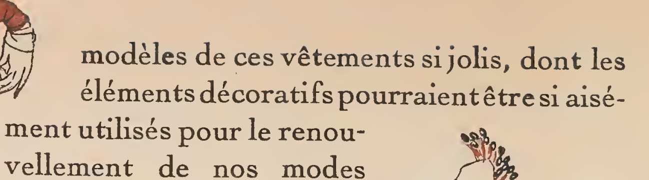
soie noire dont elles coiffent leurs cheveux.

Il y avait aussi des vieillards, poliment descendus des montagnes afin de recevoir l'étranger venu de si loin. Ils portaient une sorte de tricorne évasé, la petite veste courte, sans manches, ouverte sur la chemise décorée de broderies polychromes qui dépassait la ceinture de cuir et ballonnait autour de leurs reins, à la manière d'un tutu. Quelques-uns n'étaient vêtus que de la touloupe antique, faite de peau de mouton, la laine en dedans, la peau en dehors. Des soutaches noires couraient sobrement sur ce cuir longuement culotté ; sur la poche de droite, on lisait le nom brodé du propriétaire de ce bel habit ; et sur la gauche, la date vénérable à laquelle il avait été confectionné.





Et nous, devant ces charmants costumes, si graves et si gais à la fois, nous avions honte de notre veston droit et de nos pantalons dépourvus de style... Nous souhaitions que quelque peintre de chez nous rapportât quelques



modèles de ces vêtements si jolis, dont les éléments décoratifs pourraient être si aisément utilisés pour le renouvellement de nos modes occidentales.

Tout est heureux dans la façon que ces paysannes ont de s'habiller : riches couleurs, arabesques hardies, formes amples au large dessin, variété de l'ornement, — quelle ressource pour nos amies parisiennes !..

Mais il paraît que c'est fait : elles seront désormais tchéco-valaques, bessarabiennes, moldaves et transylvaniennes, pour le plaisir de nos yeux et le contentement de leur fantaisie...

Quel pessimiste assurait donc que nous avions perdu la paix ? Voilà déjà la question des Balkans résolue ! Et rue de la Paix, justement.

Nicolas
BONNECHOSE.



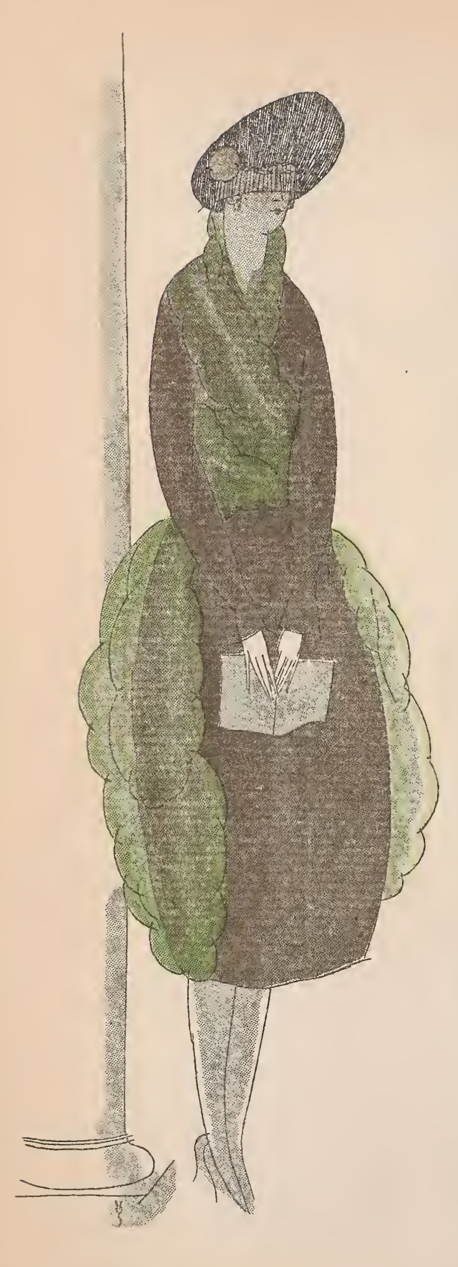


UN PEU BEAUCOUP



« VOUS avez vu des ciels oublieux de la terre, prodigieusement hauts, aériens absolument, illimités, sensibles, impressionnés à l'imitation des paysages de la mer, dont ils auraient, à la longue, enregistré puis reproduit l'image... .

« Vous avez connu des eaux limpides où se reflète à des profondeurs vertigineuses le ciel, que l'on y découvre lorsqu'on se penche, avec ses nuées voyageant dans une



coupe inversée comme en un autre azur...

« Avez-vous entendu parler du désert à l'heure du soir, lorsque des teintes d'une délicatesse infinie apparaissent à l'horizon, et construisent aux yeux hallucinés des voyageurs de lointaines oasis, des cités étrangères, et des miroirs d'eau adorables et qui n'existent pas?...

« Eh bien, vos robes transparentes ressemblent au ciel et à l'onde et au désert vert. Elles ne s'interposent pas dans l'atmosphère mais s'y mélangent, et l'on voit à travers elles, comme à travers le corps astral des fantômes, les lignes des paysages et la beauté impérissable des choses. Plus de *taches*. Leur mode fut, jadis, une nouveauté. Aujourd'hui nos cœurs sanglotants du désir de la douceur réclament moins d'ingéniosité, plus de tendresse, d'humilité. Il faut revenir à la nature jusqu'à se confondre en elle, comme les hamadryades et les nymphes des branches et des sources, dont l'on ne pouvait savoir à quel point elles étaient des femmes, ou bien

les branches et les sources mêmes. »

— « Halte-là, monsieur le poëte, et voudriez-vous sérieusement nous métamorphoser en arbres et en fontaines? Quelle belle raison, je vous prie, d'aller chercher le ciel et la terre, et le désert qui est si bien où il est, à propos de trois ou quatre petites robes de rien du tout, nullement habillées, légères à porter pendant les jours chauds, et remarquables seulement (ce que vous n'avez pas aperçu) pour ce qu'elles opposent le clair et le foncé, ce qui n'est pas la mort de César. A ce propos, vous ne savez pas combien vous pouvez être pénible avec

vos comparaisons qui ne se rapportent pas clairement au sujet et qui risquent (celle du désert en particulier) de froisser la dignité des personnes. »

— « Il est vrai. Le lyrisme nous habite comme l'insecte transformé, et qui promène ses pattes sur les parois de sa prison. Tout à l'heure il s'envolera sous une forme éclatante... Non, madame, ce n'est pas d'un hanneton que je veux parler...

Marcel ASTRUC.





SPECTACLES

J'AVAIS un certain plaisir à entendre un ami me dire l'autre jour : " Les snobs, ceux qui suivent aveuglément le bon ton ne savent pas découvrir eux-mêmes l'objet de leur convoitise mais vont presque toujours vers les meilleurs guides. S'ils n'ont, par exemple, pas de sens esthétique, au moins savent-ils reconnaître les hommes de goût. Ils ont en cela un instinct assez sûr. Le snobisme se constitue le défenseur de l'art contre les entreprises d'un divertissement vulgaire. Il s'efforce et redresse ceux qui s'abandonneraient. Louons-le et préservons-le. " La remarque est juste et je crois qu'un provincial très ignorant, venant à Paris le mois dernier, au lieu de faire la tournée des Grands-Ducs dans les restaurants de Montmartre, aurait, grâce au rayonnement et à la force du snobisme, commencé par aller au théâtre du Vieux Colombier.

Heureusement pour notre provincial ce théâtre a dépassé la période des tentatives dangereuses. Il y règne, à présent, une certaine atmosphère de sécurité de rive gauche. Ses premiers partisans se perdent maintenant au milieu d'un public qui, pour n'être pas toujours aussi averti, n'en est que plus nombreux et empressé. Parmi les auteurs que représente cette scène, il y a des chefs d'école, célèbres depuis peu, et qui, pour cela, font prime. On sait et on sent dans la salle que les dirigeants de la maison ne sont pas des profiteurs de délassements parisiens. On n'y remarque aucune frivolité, mais une complète " honnêteté " qui se juge très loin du Boulevard. Il ne s'y trouve pas un acteur célèbre, les ouvreuses n'y sont ni désabusées ni impertinentes. C'est le théâtre " littéraire " par excellence. Les gens aiment qu'on les y voit pour des raisons différentes de celles qui les poussaient à vouloir être vus à l'Opéra il y a longtemps, aux Ballets Russes, les années dernières, au Cirque toujours ; car n'oublions pas que derrière les " amateurs véritables " il y a de réels " amateurs " reconnaissables à ce qu'ils ont toujours



payé plus cher que les premiers, et qui forment entre ceux-ci et le public énorme, inerte, une couche transparente, ravissante, avantageuse, indispensable. Ce sont les snobs, les gens de l'Etat-Major (appelez-les comme vous voudrez). Je les ai revus au théâtre du Vieux Colombier, aux représentations du *Carrosse du Saint-Sacrement* et du *Paquebot Tenacity*.

Rien ne pourrait être plus ennuyeux, dans une pièce de théâtre, que l'atmosphère " brave ouvrier ". De même qu'à la scène nous trouvons puérils les milliardaires, qui, dans d'incroyables bureaux d'acajou, brassent des affaires colossales, fument des cigares comme des obus, et, d'une façon générale, tout ce qui veut être d'un peu trop près le reflet fidèle de la société moderne (combien de personnages romantiques et faux, acceptables au cinéma, nous sembleraient grotesques au théâtre), de même il y a pour moi une gêne et un ennui à contempler sérieusement comme personnage " l'acteur bon ouvrier ", comme décor, l'estaminet. Cette envie de rire, puis de partir que donne, d'ailleurs, souvent la copie sérieuse de la vie au théâtre est une chose étrange et assez nouvelle. Nous devenons intransigeants sur la question de la fausse ride, de la fausse barbe (surtout bien faites) qui veulent se faire passer pour vraies, et l'on finit par trouver le maquillage et la personnalité du clown, qui ne veulent rien dire, bien plus suggestifs. Un jour, le théâtre où n'entrera pas surtout la fantaisie deviendra peut-être aussi morne et démodé que les charades et les tableaux vivants. Il faut d'autant plus féliciter M. Vildrac d'avoir



fait une pièce sincère et émouvante dans ce décor trop " vrai " et d'avoir même écrit, au second acte, une scène de griserie, qui est une des plus jolies choses de la comédie psychologique contemporaine.



Bien qu'une Espagnole désabusée et charmante m'ait affirmé qu'au Pérou " ça n'était pas du tout comme ça " j'ai pris un rare plaisir au " Carrosse du Saint-Sacrement ". C'est peut-être parce que c'est tellement " comme cela " partout ailleurs et que le " Pérou " ne vient là que comme une écharpe multicolore. Pièce pleine de ton, ravissante chose qui se passe en plein sourire, chose bavarde, cruelle, riche de délicieuse ironie et d'arrière-pensée, comme son héroïne qui m'a paru le type parfait de la femme espagnole, comédienne, orgueilleuse, sans aveu, religieuse (Je n'ai jamais été en Espagne).

La pièce est remarquablement jouée par Copeau, d'une maîtrise et d'une distinction parfaites, et Mlle Teissier dont la bienheureuse beauté fait s'épanouir jusqu'à la salle du Vieux Colombier. Allons ! on pourra bientôt redire la formule appliquée jusqu'ici à un autre théâtre. On est toujours sûr de passer une bonne soirée au théâtre du Vieux Colombier.

Le même provincial n'aurait pas manqué d'aller voir aussi Sarah Bernhardt dans Athalie. Il semble que depuis longtemps la grande tragédienne n'ait été aussi sublime. La transposition à laquelle elle est obligée, pour remplacer les mouvements qu'elle ne fait plus, a enrichi la couleur de l'interprétation, la mimique et la voix. C'est un oracle divin qu'on écoute et Sarah semble désormais éternelle dans son immobilité. Il fallait cette présence merveilleuse du génie dramatique, ce don prodigieux de



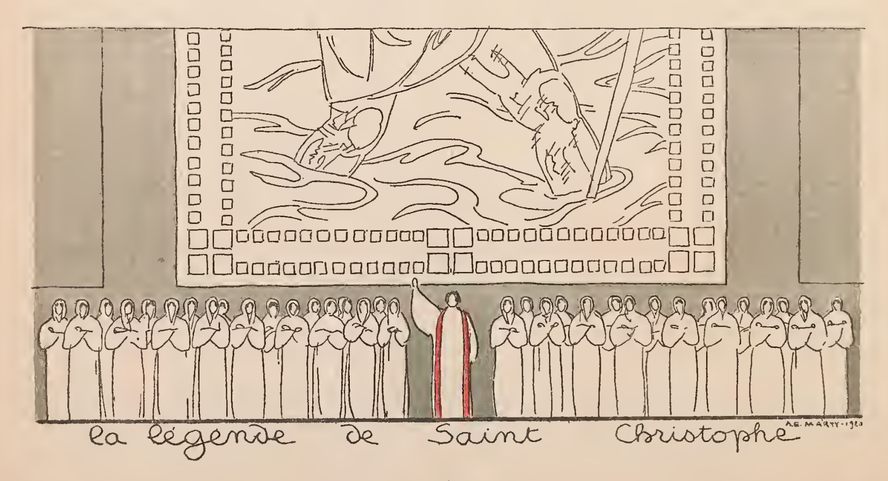


savoir donner à une toute petite phrase une forme inattendue et définitive, cette façon négligente et toute simple d'encadrer ces vers qui encombraient notre mémoire de leur embarrassante solennité, pour animer cette tragédie morne et froide comme un procès, comme une caserne.

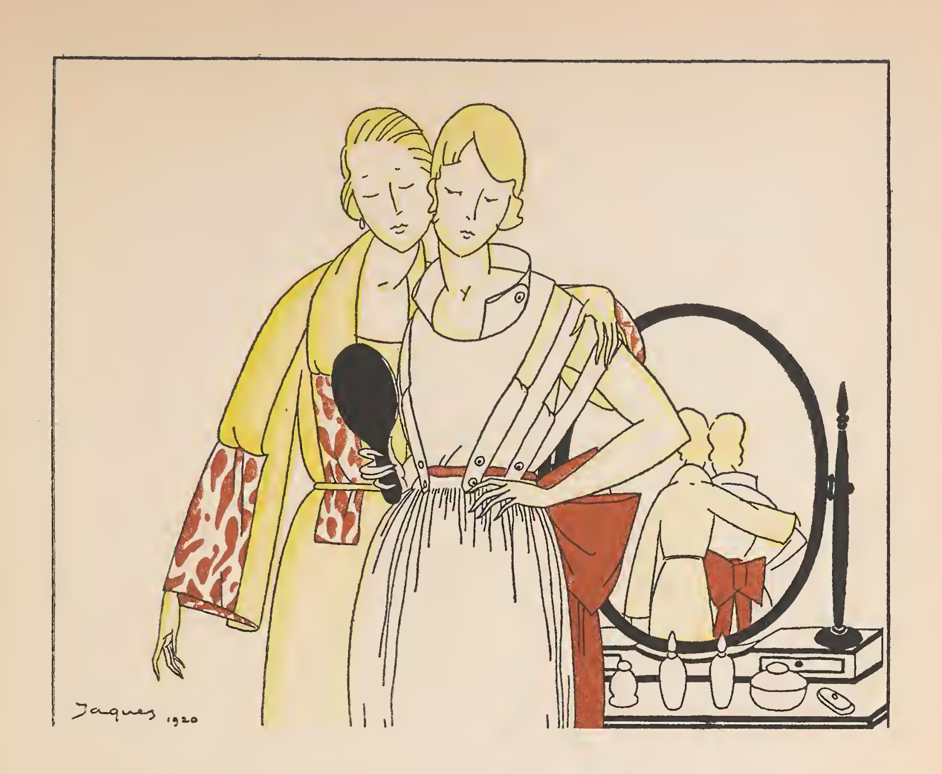
Avant que Sarah ne fût entrée en scène, j'ai eu constamment devant les yeux l'image du lycée. Je nous ai revus tous, nouvelles et mélancoliques demoiselles de Saint-Cyr. J'ai revu le préau, le proviseur et ce purgatoire de poussière et d'encre traversé de soleil inutile qu'était la retenue du jeudi matin.

Cette pièce donne à tous ses interprètes l'air de collégiens désespérés. On ne peut pas croire à la barbe blanche et à l'âge vénérable de Joad, à la félonie de Mathan, à la virilité et à la droiture d'Abner ("ce faux brave homme, qui, à la fin, tend un piège ignoble à la reine"), me disait Sarah Bernhardt, et qui a l'air du dompteur d'un troupeau de moutons. Mais, tout à coup, Sarah entre en scène. Bien des gens étaient venus l'entendre comme ils vont voir à la gare Dauphine le président de la République souhaiter la bienvenue au roi d'Angleterre. Dès qu'elle fut devant eux, ils ressentirent cette fierté ambiante propre aux spectacles patriotiques où l'on se sent peu à peu entrer dans le jeu et tenir un rôle digne et silencieux, comme au défilé d'un régiment avec son drapeau ou à l'audition de l'hymne national. Elle se reposait en souriant sur le cœur de son public qui, devant elle, éprouvait cette contagion facile mais violente que, seuls, savent communiquer aux auditoires les vieux triomphateurs d'un pays.

Jacques POREL.



La légende de Saint Christophe



FENESTRES ET CREVÉS

J'AIME à voir se découper comme sous le ciseau crissant des hirondelles, parmi le ve lours d'un ciel gris, ces lo sanges d'azur qui ressemblent aux "crevés" d'un costume médiéval. Nos couturiers, qui n'ignorent plus Mallarmé, goûtent également

Ces grands trous bleus que font méchamment les oiseaux...

et s'ingénient aujourd'hui à les imiter dans leurs créations nouvelles : un caprice de la mode préconise l'ajourage du vêtement. On pratique sur les manches des vasistas



quadrangulaires. Le manteau s'agrémente de hublots, par où la blouse prend vue sur le large. Si j'osais introduire le jargon philosophique dans cette affaire, je dirais que la robe de cet été s'efforcera de ne plus ressembler à la monade leibnizienne, laquelle " n'avait pas de fenêtres sur le dehors ".



M'est-il permis de voir un signe des temps dans cette fantaisie dont la frivolité n'est qu'apparente. Les doublures sont lasses de leur rôle effacé. Le délire bolchevique s'est emparé d'elles, et voici qu'elles veulent tenir la

place qu'occupaient jusqu'ici les étoffes de race. Un vent de vanité souffle à travers le monde des chiffons. Le corsage, ce m'as-tu vu, se plaint du manteau qui le cache. Demain, nous entendrons à son tour la chemise élever



ses revendications, et les arbitres décideront qu'elle se portera par dessus la robe. On assiste, — et c'est un phénomène social dont l'importance n'échappera pas à nos Parisiennes, — à une irrésistible poussée des tissus sous-jacents. Déjà les grandes maisons composent avec ces puissances redoutables. On ménage dans le manteau des fentes, des judas, par où la robe peut, si je puis parler ainsi, passer le bout du nez ou montrer patte noire. On découpe le

taffetas comme une plaque de zinc, et la soie de la chemisette se pavane par les interstices. Le costume a l'air ainsi d'un journal mutilé par la censure.

Je me rappelle une bien belle aventure. Un sultan de mes amis faisait, devant quelques intimes, danser à sa favorite Karsavina la danse traditionnelle des sept voiles. L'exécutante, on le sait, est revêtue de sept tuniques gigognes, et à chacune des sept figures de la danse se défait de l'une d'entre elles. La danseuse achevait la septième figure et apparut toute nue. Nous applaudîmes. Le sultan charmé battit des mains, puis, avec un accent câlin mais impérieux : — Encore ! fit-il.

Sur cette injonction, un bourreau en frac s'avança et se mit en devoir d'écorcher la ballerine.

Comme la mode actuelle paraît timide aux poètes et aux voluptueux ! A nos yeux platoniciens, la nudité même est trop habillée, l'épiderme est encore une superfluité... Les couturiers comprendront-ils ce raffinement suprême ?

Georges-Armand
Masson.





LES VOILA !

Robes d'Été, de Dœuillet



VOYONS CETTE RÉVÉRENCE

Robe d'après-midi et robe d'enfant, de Jeanne Lanvin



LA BELLE JOURNÉE

Robe d'été, de Paul Poiret



UNE ROBE DU SOIR DE WORTH

AMÉNAGEMENT
D'UNE
LOGE D'ACTRICE

PAR

Süe & Mare



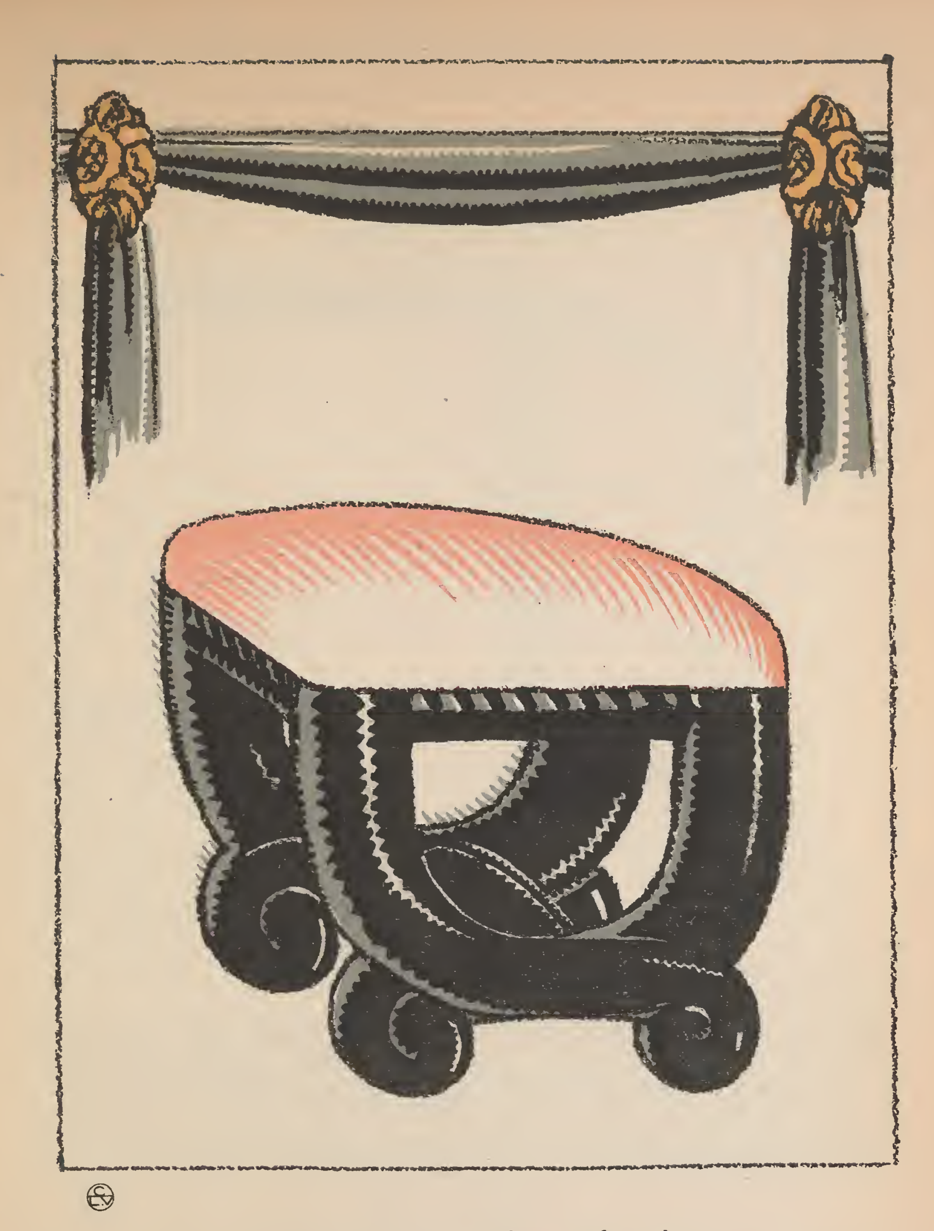
EXÉCUTÉ PAR
LA COMPAGNIE
DES ARTS FRANÇAIS



La glace
bronze et émail

N° 5 de la Gazette — Juin 1920. – Croquis N° 25

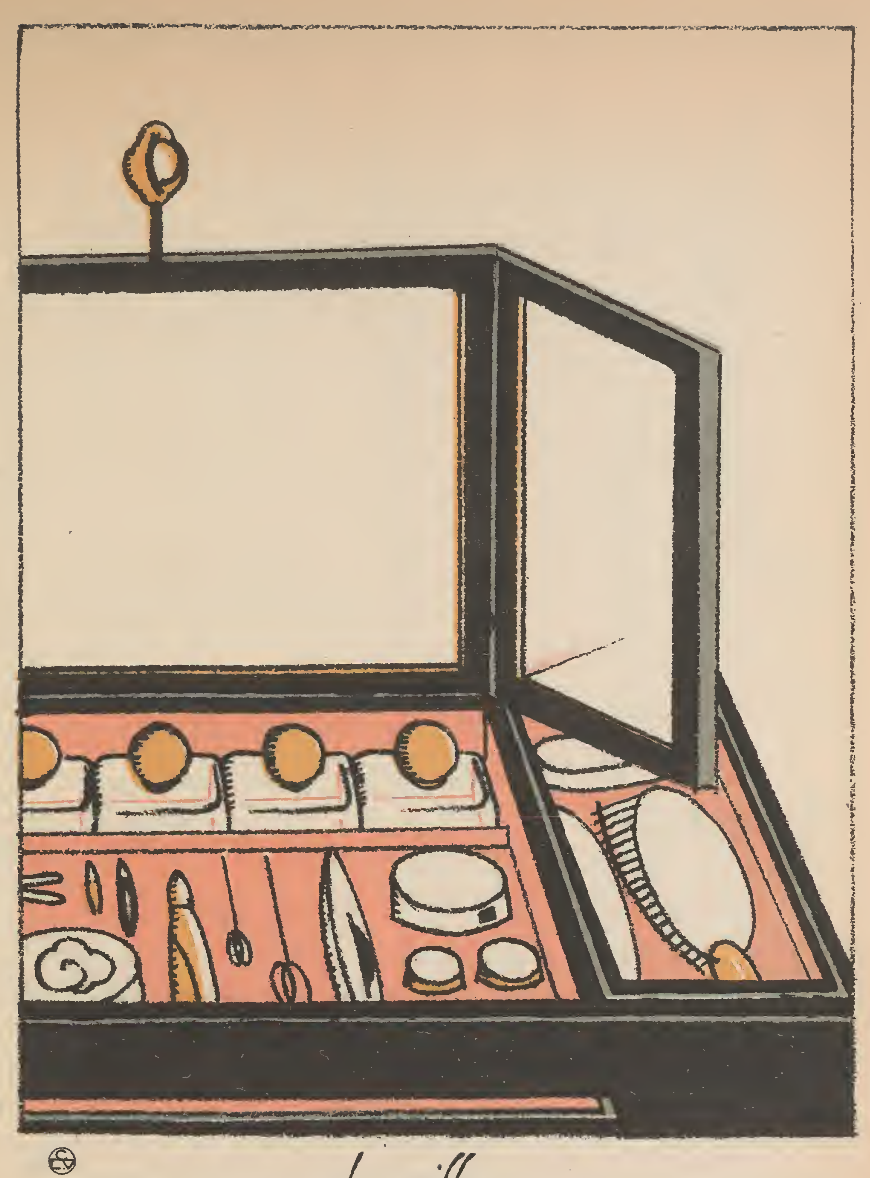




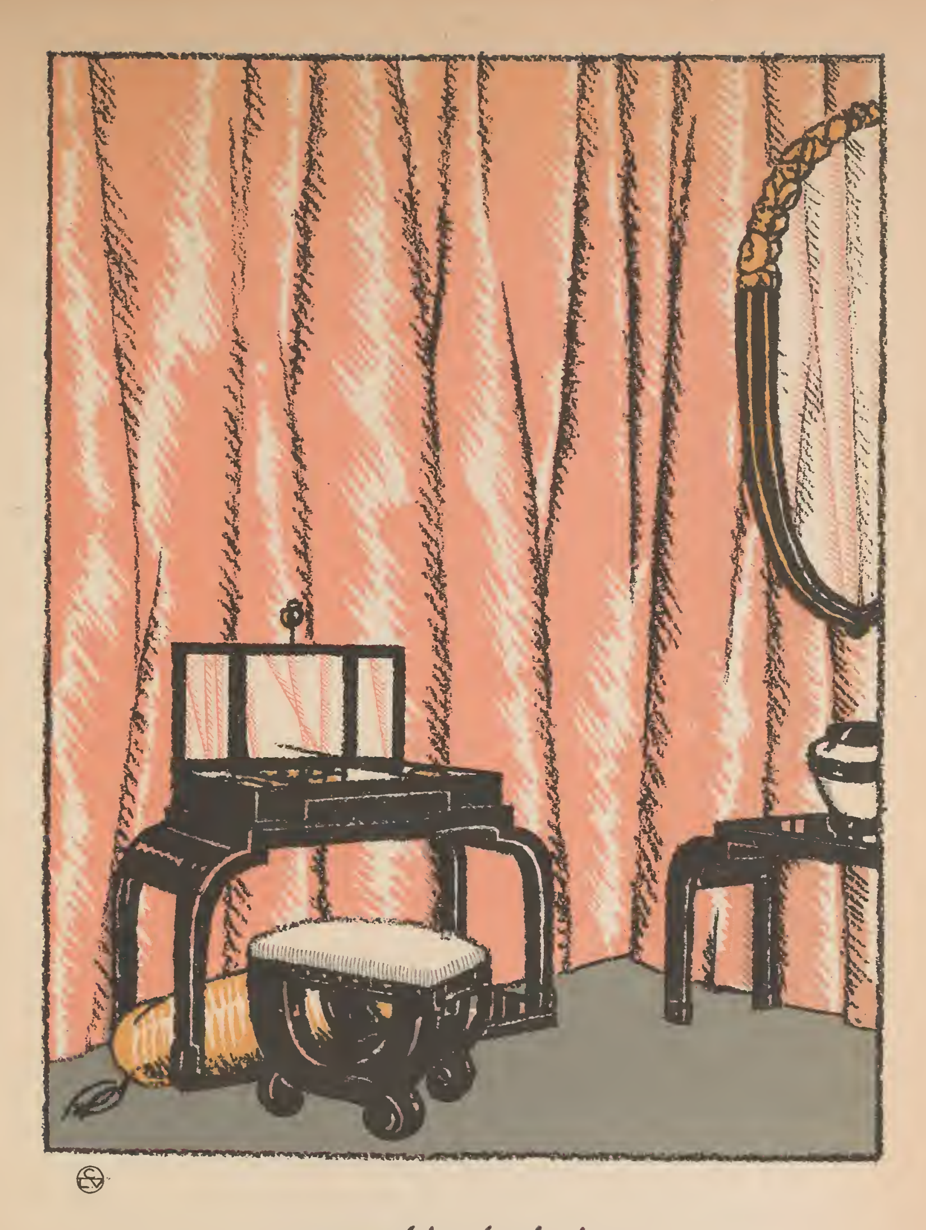
le tabouret et les cache-clous

N°5 de la Gazette

Juin 1920. – Croquis N° 26



la coiffeuse
poirier noirci



ensemble de la loge

N° 5 de la Gazette — Juin 1920. – Croquis N° 28

EXPLICATION DES PLANCHES

✤

Pl. 32. — *Un manteau du soir en "pelissa". Les manches sont extrêmement vastes et basses. Une broderie d'or court le long de l'encolure et des manches.*

✤

Pl. 33. — *Cette robe d'après-midi est inspirée des costumes populaires tchéco-slovaques. La jupe est en organdi ; le petit corselet en velours noir. Et des pompons et des broderies en laine rouge ornent le corselet et la robe.*

✤

Pl. 34. — *La jeune fille qui est assise porte une robe en mousseline blanche à fleurs ; son corsage est en taffetas noir, et une bande du même taffetas fait le tour de sa jupe. La robe de la jeune fille qui se tient debout est en foulard blanc à dessins, avec un biais d'organdi blanc au corsage et autour des manches.*

✤

Pl. 35. — *Robe pour les Courses, de Beer. Elle est d'un satin noir, et garnie de dentelle et de tulle brodé de motifs chinois.*

✤

Pl. 36. — *Deux robes d'après-midi par Dœuillet. Celle de gauche, en crêpe georgette bleu marine, est garnie de rubans en ciré noir. Elle s'ouvre un peu, sur les côtés, sur un fond en crêpe georgette rouge pompéien. Celle de droite est en foulard bleu à dessins blancs. Jupe plissée. Chemisette à manches courtes en organdi blanc.*

✤

Pl. 37. — *Une robe d'après-midi en taffetas noir brodé d'arabesques. Le col et les manches sont en linon brodé ; le tricorne est en taffetas noir liseré de rouge. Et une robe d'enfant en organdi blanc avec une ceinture de ruban ; la capeline est d'organdi blanc et est garnie de roses. Ces deux robes sont de Jeanne Lanvin.*

✤

Pl. 38. — *De Paul Poiret, une robe en mousseline imprimée noir et rose ; la collerette et les manches sont en organdi*

✤

Pl. 39. — *Cette robe du soir, de Worth, est un drapé en lamé argent se terminant en une longue queue en pointe. Bretelles en lamé argent. Un motif en perles retient, par devant, les plis de la robe et les drape.*

✤

Croquis de XXV à XXVIII. — *Aménagement d'une loge d'actrice, par* Süe et Mare, *exécuté par la* Cie des Arts français : Croquis XXV. *La glace, en bronze et émail.* — Croquis XXVI. *Le tabouret, en poirier noirci, et les cache-clous de la tenture.* — Croquis XXVII. *La coiffeuse ouverte (poirier noirci ; intérieur gainé en galuchat).* — Croquis XXVIII. *Ensemble de la loge réunissant la coiffeuse, le tabouret, et la glace. La coiffeuse est posée sur une table gigogne en poirier noirci, dans laquelle rentre la tablette supportant, à gauche, un vase, ainsi que le tabouret. La coiffeuse est donc une pièce à part, qui peut s'enlever, se mettre dans une gaine, et former ainsi une trousse indépendante, pour le voyage.*

✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤✤

Imp. Studium. *Marcel Rottembourg, Gérant.*

GAZETTE

DU

BON GENRE

GAZETTE
DU
Bon Genre

ARTS, MODES
&
FRIVOLITÉS

LUCIEN VOGEL, Directeur.

1920

Tome I



Paris
AUX ÉDITIONS LUCIEN VOGEL
24, Rue du Mont-Thabor, 24

TABLE DES MATIÈRES

PREMIER SEMESTRE

(Janvier à Juin 1920)



TABLE DES ARTICLES



TABLE DES PLANCHES HORS-TEXTE



TABLE DES CROQUIS HORS-TEXTE



Gazette du Bon Genre

ART ~ MODES & FRIVOLITÉS

Lucien VOGEL · Directeur



CONDÉ NAST, Publisher
19 West 44 th. Street
NEW-YORK U. S. A.

PARIS
LES ÉDITIONS LUCIEN VOGEL

LONDON
THE FIELD PRESS Ltd.

GENÈVE
NAVILLE et Cie



Les Couturiers cités ci-dessous par ordre alphabétique ont contribué à fonder cette Gazette, ou lui apportent, en outre, avec leur collaboration, l'aide de leurs conseils.

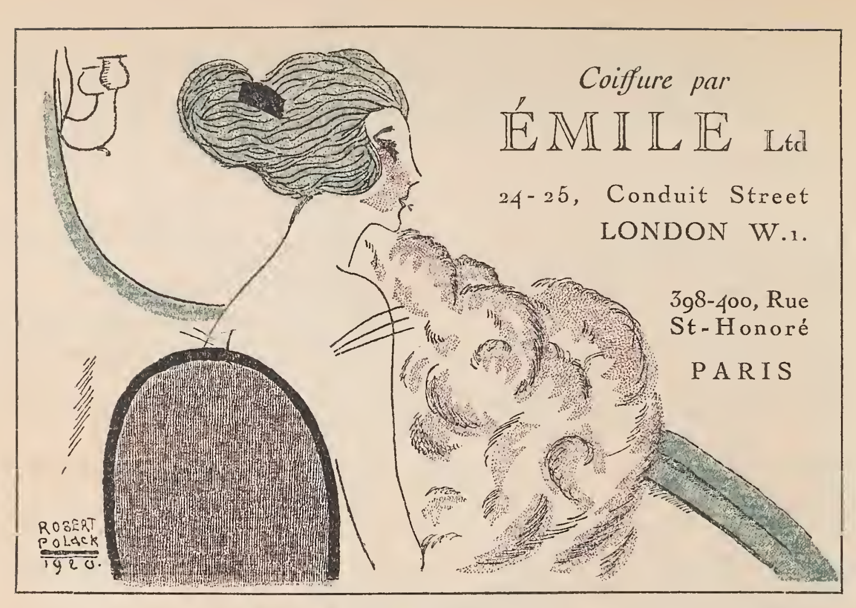
BEER
CHERUIT
DŒUILLET
DOUCET
LANVIN
PAQUIN
PAUL POIRET
REDFERN
WORTH

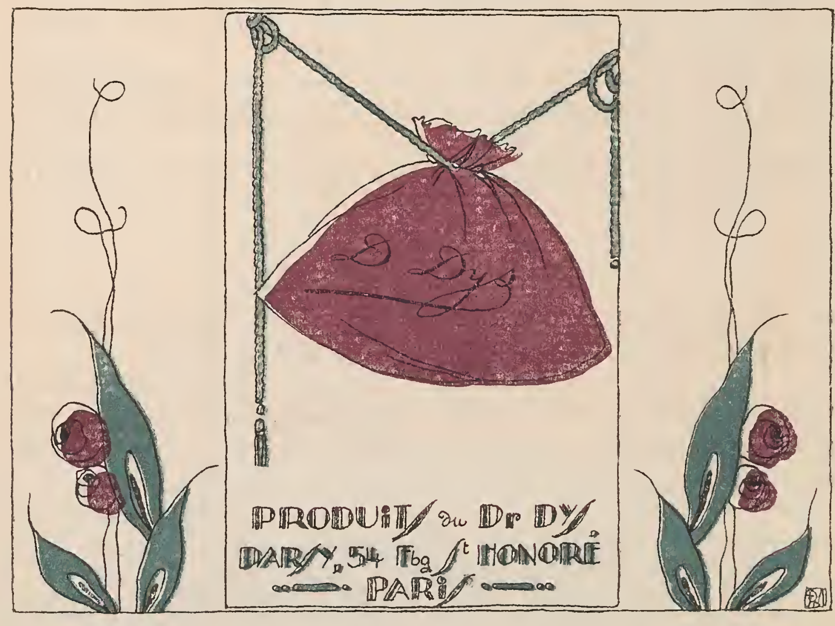


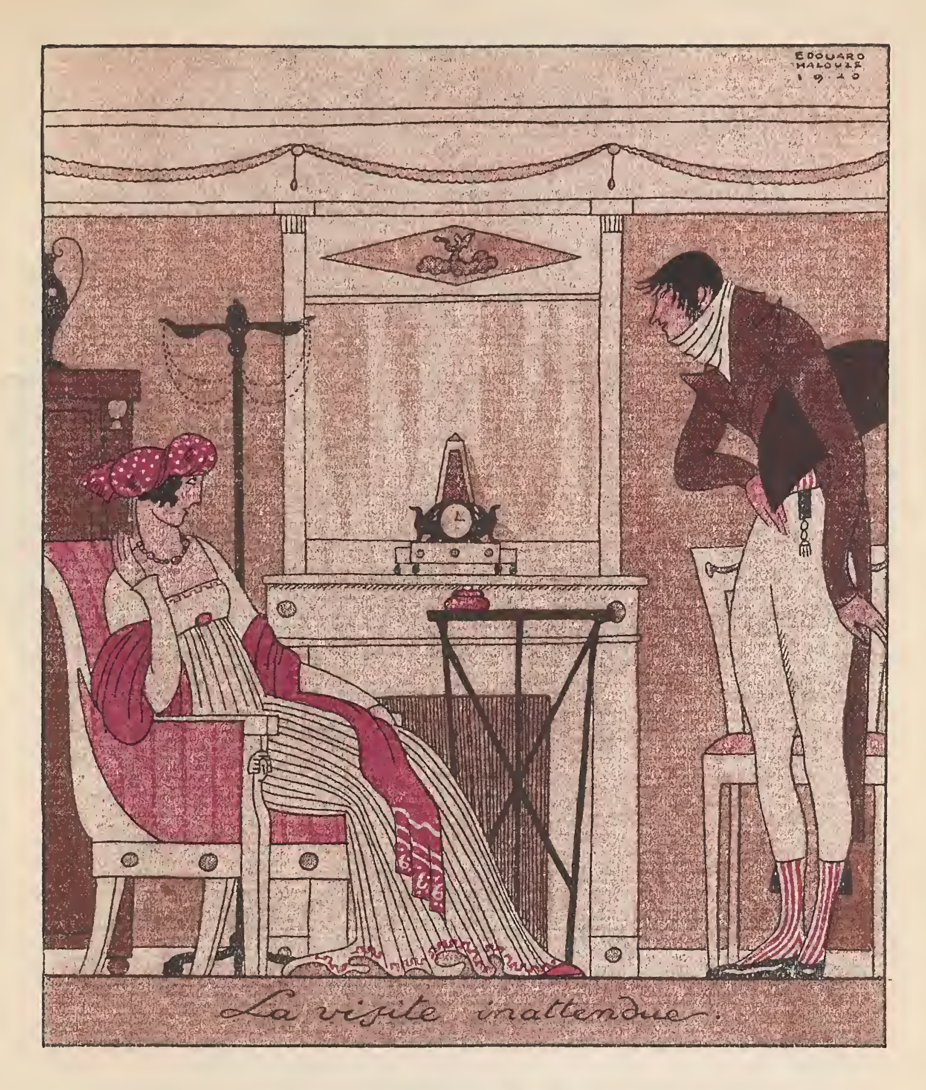
SOMMAIRE DU NUMÉRO 6

Juillet 1920 — 3e Année

PLANCHES HORS-TEXTE


Coiffure par
ÉMILE Ltd
24-25, Conduit Street
LONDON W.1.
398-400, Rue
St-Honoré
PARIS
ROBERT
POLACK
1920.


PRODUITS du Dr DYS
DARSY, 54 Fbg St HONORÉ
PARIS


EDOUARD HALOUZE 1920
La visite inattendue.

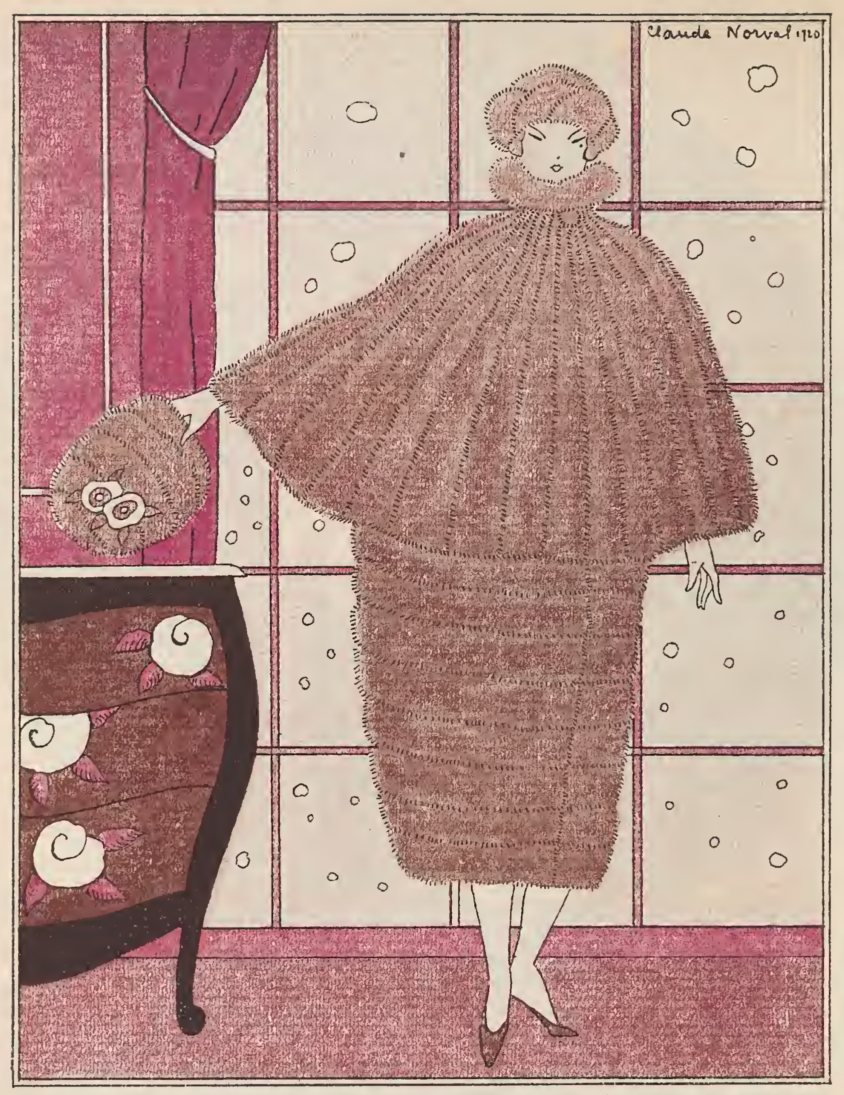




Le Vieil Album de Chansons

GAVEAU

Facteur de Pianos a Paris, 45-47, Rue de la Boétie


Claude Norval 1920

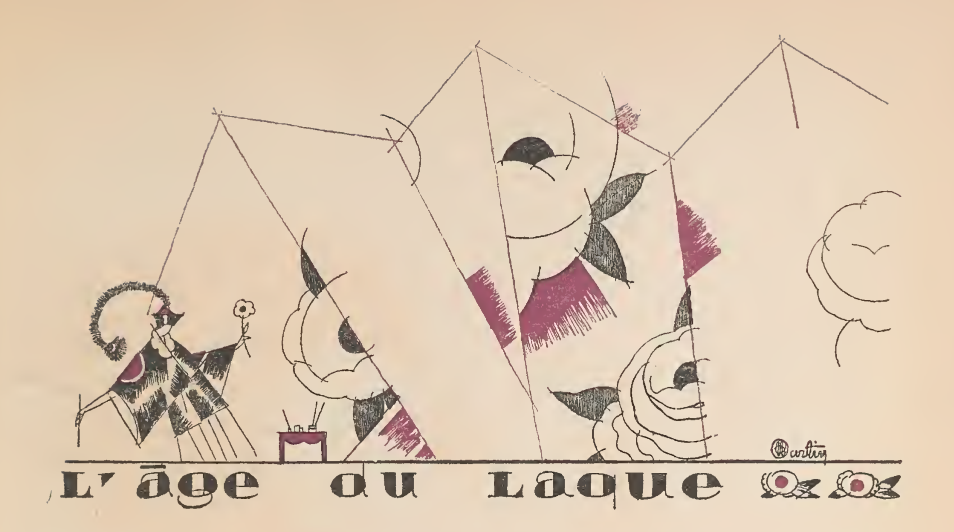


LA VIEILLE FINE

LE COLLIER TÉCLA

ou



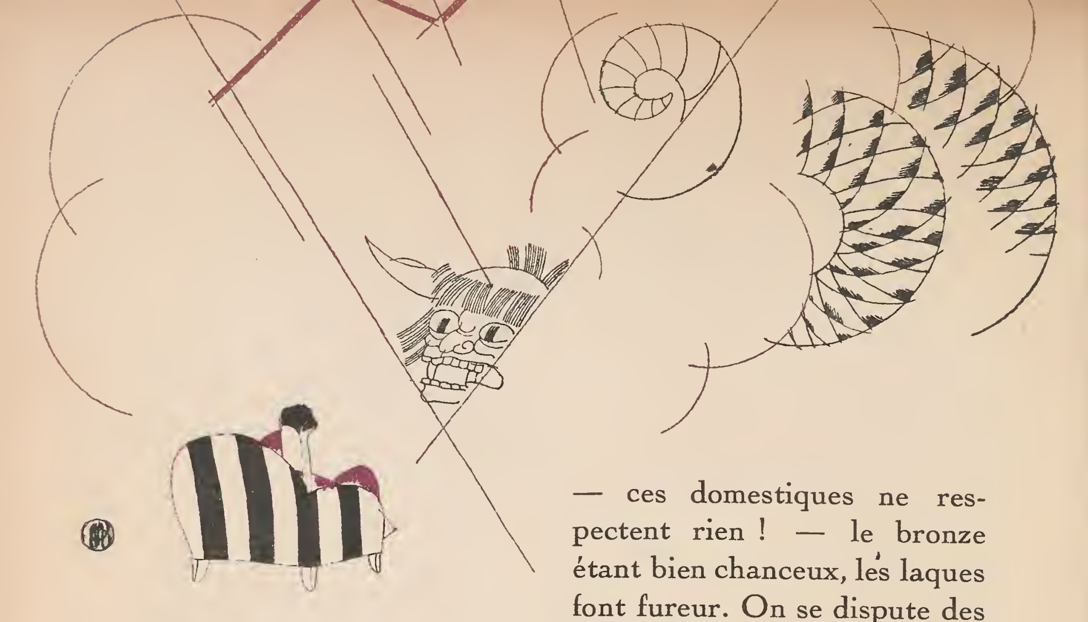


L'âge du Laque

AVEZ-VOUS des laques de Coromandel ? demandait un amateur à une charmante ingénue.

— Je vous crois ! répondit l'ingénue. Elles sont même signées de lui !

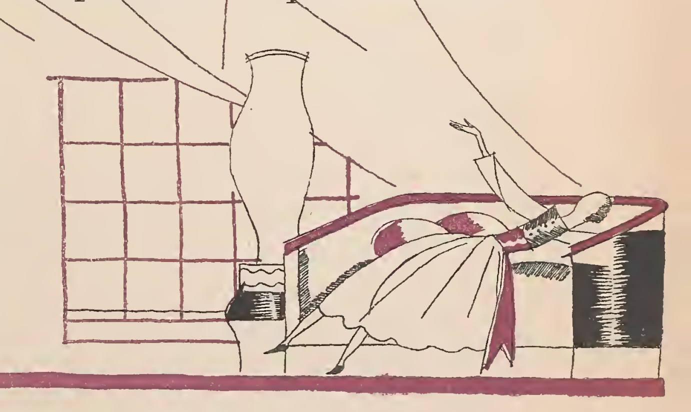
Il est de toute évidence que si l'on peut appeler l'époque 1885, avec son style "atelier" aux pianos juponnés et aux chevalets drapés, l'âge de la Peluche et 1913, l'âge du Lamé or, nous vivons aujourd'hui l'âge du Laque. L'art chinois se porte énormément cette année. Des dames inoffensives jusqu'alors sont devenues collectionneuses. Elles ne craignent ni l'Hôtel des Ventes où règne cependant une douce odeur d'étable mal tenue, ni les boutiques suffocantes des pires brocanteurs, ni la Foire aux puces qui a l'avantage de se tenir en plein air et où l'on voit des gens très bien déguster des moules à la marinière et des pommes de terre frites arrosées du petit reginglard dit du « ravitaillement ». O Chine ! que ne commet-on pas en ton nom ! La porcelaine étant bien fragile



— ces domestiques ne respectent rien ! — le bronze étant bien chanceux, les laques font fureur. On se dispute des morceaux de bois sur lesquels les marchands affirment, la main sur le cœur, qu'il y a eu quelque chose, il y a trois cents ans. Des personnes qui n'ont rien à cacher, je vous le jure, cherchent avec frénésie des paravents du modèle le plus majestueux : douze feuilles et chaque feuille a trois mètres cinquante de hauteur. On en trouve de très gentils pour quatre cent soixante-quinze mille francs. C'est un chiffre admis, comme quatre francs quatre-vingt-quinze dans les magasins de nouveautés. Les modestes se contentent d'œuvres plus répandues et qu'il est loisible de se procurer contre une somme qui varie entre soixante et quatre-vingt mille francs. C'est, en général, la Réception au Palais reproduite par des générations d'artistes exquis et respectueux qui, se sentant incapables de créer un nouveau chef-d'œuvre, se contentèrent de copier celui-là. Vous le connaissez : des mandarins au sourire indulgent s'évertuent à un jeu qui rappelle le jeu de dames, tandis que leurs frêles épouses se promènent en devisant au bord d'un lac artificiel. Devant le palais

stationnent des porteurs, des cochers, des voitures basses et des chevaux mélancoliques qui ont des jambes de danseuses. Des poètes, sans doute, sont assis sous les arbres en fleurs qui laissent tomber sur eux leur pluie légère. C'est la sérénité du printemps. C'est toute la douceur de vivre dans un pays dont la plaine Monceau ne donne qu'une idée approximative. Les rêves de ces personnages, d'une élégance si parfaite qu'elle servirait d'enseignement aux clients si ceux-ci se hasardaient à regarder les objets qu'ils achètent, sont transcrits sur les petits panneaux du bas. Là se tordent des bêtes apocalyptiques, d'un blanc d'ivoire ou d'un rouge sombre. Ce tigre, qui est peut-être un chat, a des sourcils en forme de serpents. Le dos de ce dragon est armé d'une scie aigüe. Quel génie malfaisant a tourné à l'envers la tête de ce chien fabuleux? Ce porc-épic ouvre une gueule d'hippopotame. Les pinces de cet énorme crabe ont l'air de deux becs d'oiseaux de proie qui s'affrontent...

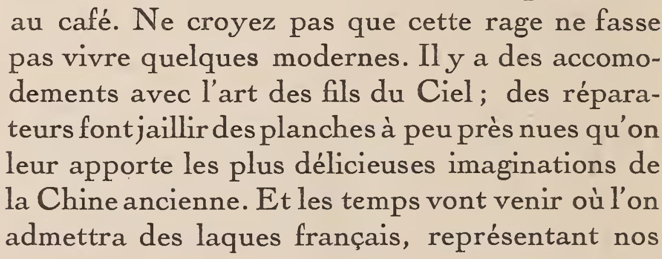
Comment l'amour des laques, non seulement des laques peints mais encore de la matière elle-même, soyeuse et glacée, ce goût qui porte les Chinois à estimer tout autant une table nue, mais impeccable, et un panneau sur lequel un artiste a jeté ses plus divines inspirations, comment cette passion si rare, si noble, si poétique, si artiste ont-ils pu se répandre à ce point? Mystère... La plupart des gens qui mènent l'existence d'un Parisien





ou d'une Parisienne de nos jours ne devraient-ils pas être épouvantés, quand ils rentrent chez eux, par l'ironie implacable de ce dieu de la Fécondité, par la grâce chaste de cette jeune prêtresse, par l'effroyable patience de ce dieu de la Mort? Vous voyez une grosse dame couverte de perles et qui vient de danser le fox-trot, coiffant un Bouddah de son horrible chapeau, jetant ses bagues dans une coupe d'un bleu plus profond et plus rare que le saphir et se déshabillant, à la fin, devant les sages vieillards et les sublimes princesses du paravent !

Mais, comme dit Courteline, ça vaut mieux que d'aller au café. Ne croyez pas que cette rage ne fasse pas vivre quelques modernes. Il y a des accomodements avec l'art des fils du Ciel ; des réparateurs font jaillir des planches à peu près nues qu'on leur apporte les plus délicieuses imaginations de la Chine ancienne. Et les temps vont venir où l'on admettra des laques français, représentant nos femmes, nos maisons et nos jardins, notre printemps et nos idylles.



Henri DUVERNOIS.



LE PROLOGUE

ou

LA COMÉDIE AU CHATEAU



Ah! Mon Beau Château...

ADIEU, Céline... Il faut vous dire adieu, pour trois longs mois. Car tel est l'usage ridicule : venu l'été, voilà nos belles amies qui vont aux champs. — Moi aussi, d'ailleurs : mais hélas ! ce ne sont pas les mêmes... Et tandis que vous courez les eaux et les châteaux, il ne nous reste qu'une ressource, qui est de vous imaginer. Ma foi, Céline, c'est toujours penser à vous.

Vous avez une bonne grand'mère, dans quelque province lointaine. Elle habite un petit château que je vois d'ici : posé au bord d'une pelouse, entre deux tours à poivrière, sous de beaux arbres bien portants. Dans votre chambre il y a de fines boiseries, une cheminée à rocailles, de rustiques carreaux un peu disjoints, et de

vieux miroirs embués auxquels d'innombrables dames, vos aïeules, ont souri comme vous, dans des temps très anciens. — Il y a aussi, dans votre château, — du moins je me plais à le supposer — d'immenses greniers tout remplis de meubles désuets, où vous allez faire mille découvertes d'antiquailles, et des malles bourrées de robes d'autrefois, qui vous seront d'un fameux secours, lorsque vous donnerez la comédie, un soir, sur le petit théâtre. (Car il y a naturellement un petit théâtre dans votre château, fait tout exprès pour y jouer Musset ou Marivaux — Comme vous d'ailleurs : n'avez-vous pas commencé, avec votre joli cousin, sous les grands marronniers ?) — Enfin, au-dessus des douves verdies, où, le soir, chantent les rainettes, il y



a une balustrade. Vous vous y accoudez parfois, après le crépuscule : et là vous rêvez... A qui ? De quoi ?

Peut-être à moi... peut-être à rien ?

En tout cas, vous rêvez longtemps, le regard perdu dans la nuit immense, et devant toutes ces étoiles, vous nommez Aldébaran et Bételgeuse, et aussi Vénus, mais non pas sans trouble. Et tandis que l'heure s'écoule, que la hulotte pousse son gentil cri plaintif à travers les branches, que votre sœur au piano confie ses secrets à Chopin — vous savourez pour la première fois, en vous taisant, dans les dangers de la solitude, les délicieux enivrements de la mélancolie.

— Céline, il faut rentrer. Tu vas prendre froid...

C'est votre mère, du salon, qui vous appelle. Descente





brusque à la réalité. Justement le vieux baron des Epinettes, votre voisin, est venu passer, suivant sa coutume, la soirée au château. C'est le flirt de votre mère-grand, Céline. Il lui faut offrir des liqueurs, mademoiselle : tel est votre emploi. Puis poliment écouter les historiettes de ce bon monsieur qui vous tapotera la joue, avec un compliment d'un autre âge. Vous lui ferez la révérence, pour le remercier.

Demain... Au fait ! De quoi demain sera-t-il fait ? — Demain, promenade à cheval, dès le frais matin. Messe à onze heures, au bourg voisin. Le tantôt, des jeunes personnes des environs viendront vous voir, à l'heure du thé, sous le catalpa. Croquet, ensuite. Puis la nuit tombera doucement ; les brumes qui la précèdent et l'accompagnent s'élèveront sur la prairie ; les rainettes se mettront à chanter dans les roseaux des douves, la hulotte à se plaindre. De nouveau vous chercherez Vénus dans le vaste ciel, accoudée à la balustrade... Et ainsi de suite.

Il se peut, ma chère Céline, qu'à l'automne vous nous annonciez vos fiançailles. On ne peut pas toujours rêver.

Emile Henriot.



LES MARCHANDES D'ESPOIR

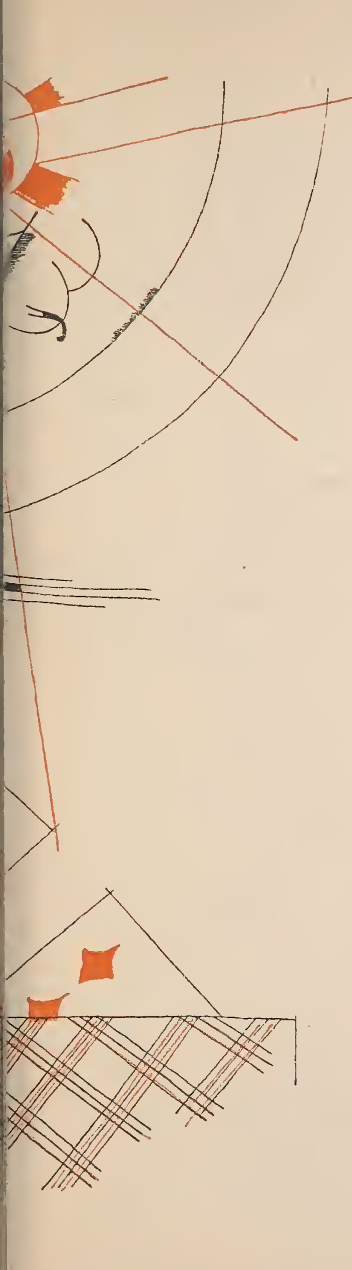
Elles pullulent en ce moment, car, ainsi que chacun le sait, les époques troublées sont particulièrement favorables à leur commerce. Or, nous vivons à une époque troublée. Beaucoup de gens n'ont pas l'air de s'en douter, parce qu'ils constatent qu'on s'amuse avec frénésie, mais ces observateurs superficiels ne se rendent pas compte que les fêtards sont généralement des tourmentés, et que, s'ils s'agitent, c'est surtout pour oublier leurs ennuis. En plus de ces brillants ennuyés il y a, pour le moment, les ennuyés moroses, les ennuyés furieux, les ennuyés préoccupés, bref les neuf dixièmes de l'humanité qui succomberaient sous le poids de leurs ennuis respectifs, s'ils n'avaient pour les secourir la merveilleuse et divine Espérance.

Vieille et solide comme le monde, elle ne le quittera qu'à son dernier jour, heureusement pour nous. Elle se manifeste de mille façons, mais quand elle veut nous parler, elle emprunte la voix des devineresses qui nous font riches et heureux des choses futures, et nous vendent à bon prix le bienheureux mensonge qui nous aide à traverser les mauvais jours. Celui qui achète ces merveilleuses prophéties n'est pas toujours un fervent croyant ; souvent il se dit qu'elles ne seront peut-être pas exactes, mais il réfléchit qu'après tout elles pourraient l'être, et son optimisme ainsi renforcé aide à édifier son bonheur. Ne peins pas le diable sur le mur, car alors il viendra, dit un proverbe allemand. Peins la félicité sur ton cœur et dans ton esprit, elle finira par s'y installer, pourrait dire un proverbe de chez nous, où le bon docteur Pangloss est né.

Hommes et femmes ont donc parfaitement raison, actuellement, d'aller

acheter du courage avec de l'illusion chez les pythonisses. Pourtant si les femmes avouent ces visites, les hommes se défendent de les faire, n'empêche que, bien avant la guerre, je savais un homme du monde que la nécessité avait forcé de devenir antiquaire, qui n'effectuait pas un gros achat sans consulter sa chiromancienne ordinaire, et un boursier qui, tous les jours avant de se rendre à son bureau, allait prendre l'avis de sa voyante. Vous me direz que ces précautions mystiques ne prouvaient pas en faveur de leurs capacités et vous ne serez donc pas étonnés quand je vous dirai que ces deux personnages ont très mal fini. Néanmoins ils ont fait école, et, présentement, où le hasard et l'audace ont mis dans les affaires plus d'hommes que la science et le travail, la clientèle masculine de ces cabinets mystérieux ne fait qu'augmenter. Ce n'est certainement pas la galanterie qui l'y mène, car, à part quelques rares exceptions, la prophétesse garde le physique et l'antre de tradition. Si elle varie ses façons de faire, son aspect sordide ou repoussant reste bien celui de son aïeule la sorcière. Elle habite dans un quartier misérable une maison galeuse, et si son mobilier est rarement propre, il est toujours affreux, mais cela n'est pas pour rebuter la clientèle, bien au contraire. De temps à autre, une de ces mystérieuses créatures devient à la mode, son étroite salle d'attente est encombrée de femmes appartenant à tous les mondes, au petit surtout, les clientes s'entassent devant sa porte qui refuse de s'ouvrir à cette affluence. Mais cette vogue ne dure jamais longtemps et pour cause.

La majorité de ces prophétesses lit l'avenir dans des cartes crasseuses, et une minorité de cette majorité se sert de tarots plus crasseux encore dont l'aspect vénérable et les signes cabalistiques frappent la cliente et

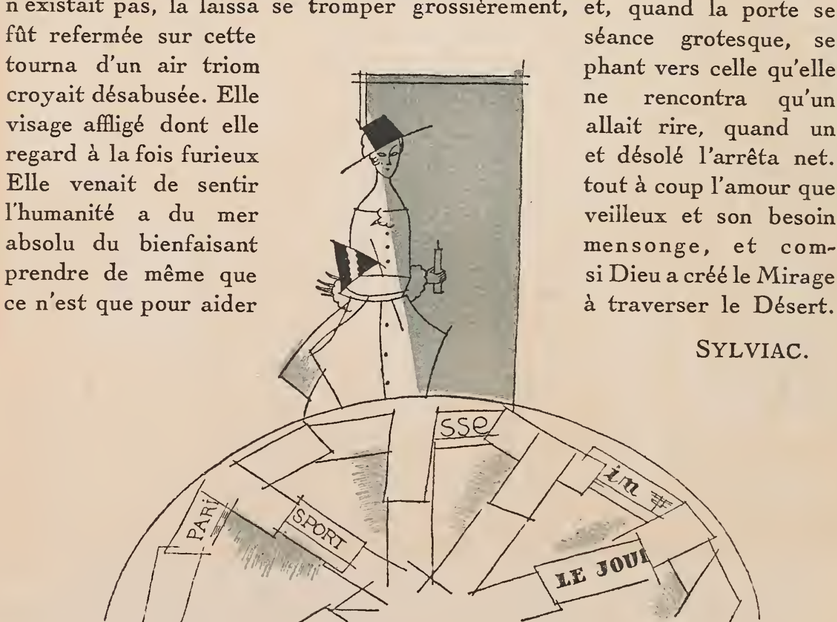


permettent de hausser les prix. Quelques-unes vaticinent en examinant les mains qui, elles et les bagues dont elles sont ornées, révèlent si facilement celles à qui elles appartiennent. D'autres se servent du marc de café dont les groupements capricieux dans l'assiette blanche préoccupent vivement la cliente, ces petits amas de poussière brune ne représentant pour elle rien que d'informe. La devineresse y voit, au contraire, des spectacles grandioses : bateaux voguant sur les mers démontées, forêts courbées par la tempête, cathédrales, palais, dont on ne soupçonnerait pas la présence dans ces minuscules espaces. Pas plus d'ailleurs que dans le petit carafon, où un blanc d'œuf, en diluant ses filets, nous montre des voyages mouvementés : trains luttant de vitesse avec des autos, avions emportant l'être aimé. A première et même à seconde vue, on n'y voit rien de tout cela, mais la force de persuasion de la prophétesse est si grande, qu'on finit par apercevoir nettement ces engins avec tous leurs détails. Cette personne, souvent acariâtre, toujours prévoyante, ne consent à lire vos destinées dans le blanc du bel œuf que vous lui apportez, qu'après en avoir mis soigneusement de côté le jaune, qui servira au déjeûner de sa progéniture.

La femme aux épingles est plus aimable, quoiqu'elle vous annonce invariablement les querelles affreuses que vous aurez avec votre amoureux, elle atténue ces catastrophes en les faisant suivre de raccommodements délicieux et rémunérateurs, mais sa science se borne à prévoir des conflits amoureux car sa clientèle est exclusivement féminine, les hommes ne prenant pas au sérieux les accessoires dont elle se sert. Ils réservent leur confiance pour la classique cartomancienne ou la somnambule qui, d'un air égaré, supplie *qu'on l'aide*, quand ses phrases hachées ne sont pas accueillies avec enthousiasme. Une autre, qui a disparu, lisait le caractère des gens auxquels vous vous intéressiez, non pas dans leur

écriture ainsi que cela se pratique journellement, mais dans le linge qu'ils avaient porté. On pouvait voir sonnant à sa porte, de jolies personnes, dont le manchon ou le réticule laissaient échapper une jambe de caleçon ou un pan de chemise. Une voyante qui a connu la célébrité parce qu'elle a, paraît-il, annoncé à une jolie actrice sa fin dramatique au cours d'une croisière, lit l'avenir dans une bougie. On le lit dans ce qu'on peut, et la cire qui dégoutte d'une bougie est une sorte de livre moins répugnant et pas plus ridicule après tout que les entrailles des victimes sacrées des autels de jadis.

Le malheur c'est que l'un et l'autre ne sont que de bien pauvres romans-feuilletons. C'est en voulant en donner la preuve que deux amies de ma connaissance faillirent se brouiller. L'une était crédule, l'autre sceptique et voulait persuader la première. Elle l'emmena donc chez une prophétesse célèbre, demanda à cette voyante son avis sur une affaire qui n'existait pas, la laissa se tromper grossièrement, et, quand la porte se fût refermée sur cette séance grotesque, se tourna d'un air triomphant vers celle qu'elle croyait désabusée. Elle ne rencontra qu'un visage affligé dont elle allait rire, quand un regard à la fois furieux et désolé l'arrêta net. Elle venait de sentir tout à coup l'amour que l'humanité a du merveilleux et son besoin absolu du bienfaisant mensonge, et comprendre de même que si Dieu a créé le Mirage ce n'est que pour aider à traverser le Désert.

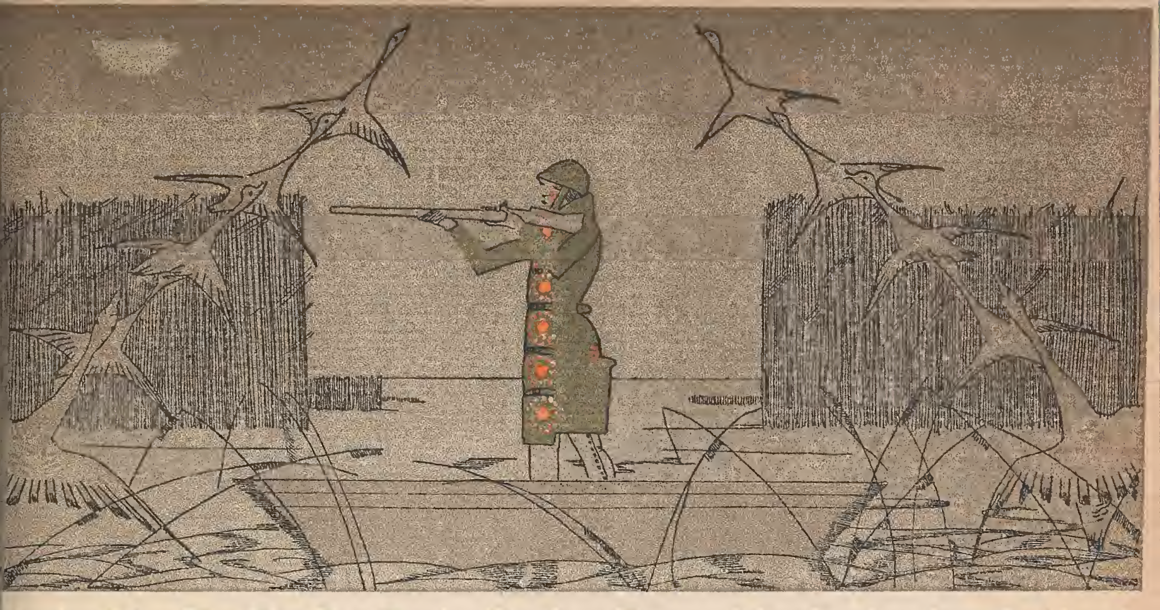


SYLVIAC.



REMORDS

Costume de Chasse



’IMPOSSIBLE HALLALI

.....Promenons-nous sous les grands bois... — La chasse accourt; — elle est passée.....

(La Tentative Amoureuse.)

La saison propose, et chacun l’interprète à sa guise. Pour moi, qui n’ai point d’imagination, l’automne dans la forêt ne suggère que lui-même, ses habitants farouches, ses senteurs pluvieuses, et le chasseur que je deviens alors, avec ses vieux habits de velours à côtes et sa pipe familière.

La chasse, méditation à travers champs, exercice patient des instincts retrouvés, robuste solitude...

Or ce matin, tandis que j’emplissais des cartouches, mon fidèle Barnabé vint me trouver, l’air un peu scandalisé.

— Y a du drôle de monde qu’est lâché à travers le bois des Goupils, déclara-t-il.

— Quelle sorte de monde, Barnabé?

— D’aucune sorte. Comme qui dirait des masques. J’y



ons point regardé de près, rappo
chez nous. Alors j'ai laissé cour
s'est répandu sous bois, sans m'
avait une fille parmi eux. J'ons en
ça vous amusait d'y aller voir...
peut le dire, accoutrés...

— C'est bon, Barnabé. J'a

Et puis, naturellement, deux l
un fusil au bras par contenance, l
servais... J'observais des choses
d'appels et de cris drôles. Les é
c'étaient de jeunes chasseresses, b
enjambaient souches et ronces av

La saison propose, et l'art d

On leur avait donné pour ca
texte à leurs jeux, la poursuite
fallu davantage pour déchaîner
improvisations, que les divinité
demeuraient, à coup sûr, éberlué

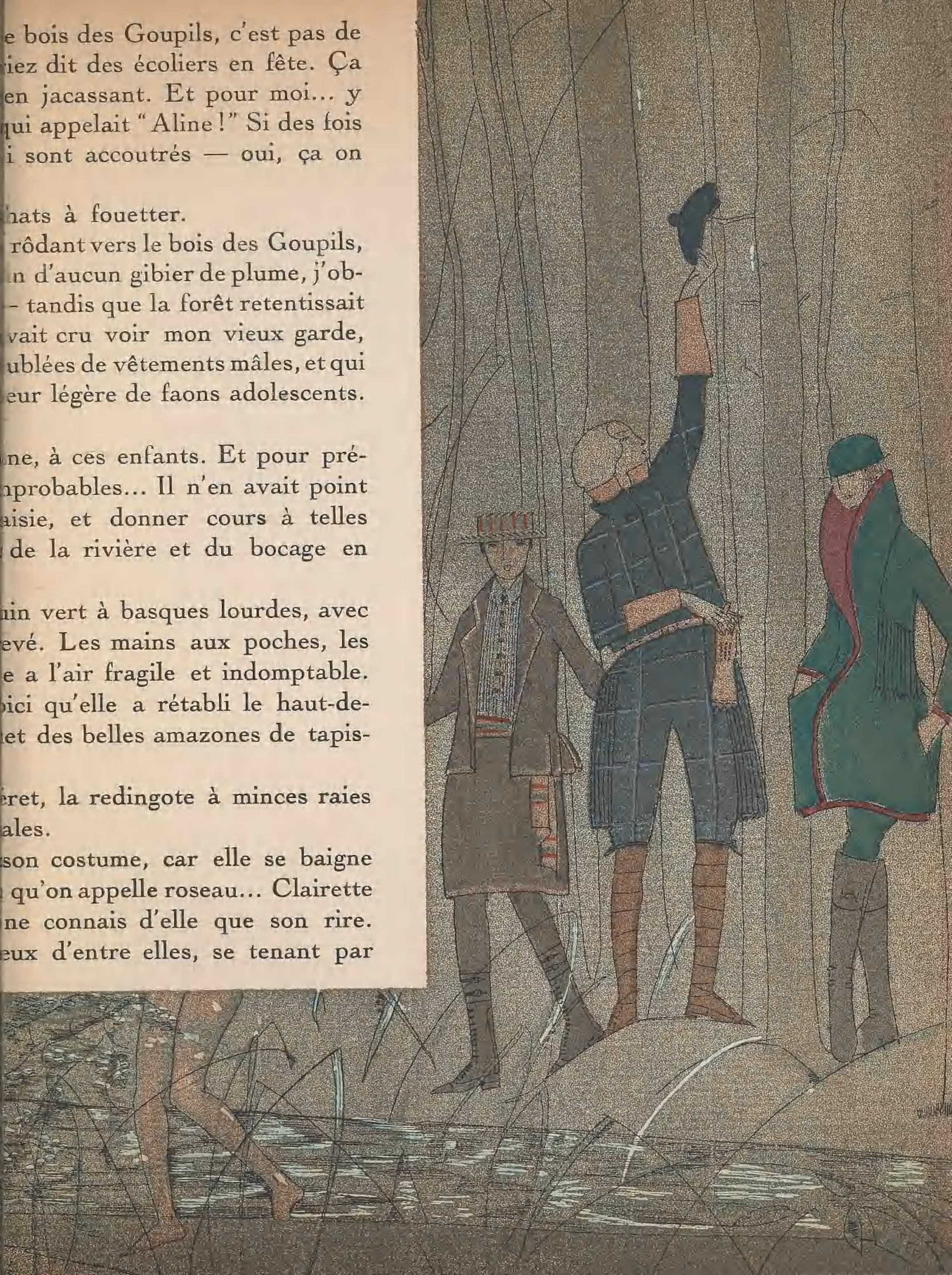
Aline, la douce Aline, port
des revers amarante, et un imme
jambes enfermées dans de haute

Est-ce Gallienne la plus co
chausses en sa dignité — et aus
series, et leur col dentelé.

Pour Luce, je sais qu'elle p
blanches, et les molletières de

Mais Clairette — je ne sa
au ruisseau caillouteux, et je maud
est cachée au défaut de la berg

Je laisse la troupe s'éloigne



e bois des Goupils, c'est pas de
iez dit des écoliers en fête. Ça
en jacassant. Et pour moi... y
qui appelait "Aline!" Si des fois
i sont accoutrés — oui, ça on

hats à fouetter.
rôdant vers le bois des Goupils,
n d'aucun gibier de plume, j'ob-
- tandis que la forêt retentissait
vait cru voir mon vieux garde,
ublées de vêtements mâles, et qui
eur légère de faons adolescents.

ne, à ces enfants. Et pour pré-
nprobables... Il n'en avait point
aisie, et donner cours à telles
de la rivière et du bocage en

ain vert à basques lourdes, avec
evé. Les mains aux poches, les
e a l'air fragile et indomptable.
oici qu'elle a rétabli le haut-de-
et des belles amazones de tapis-

éret, la redingote à minces raies
ales.
son costume, car elle se baigne
qu'on appelle roseau... Clairette
ne connais d'elle que son rire.
eux d'entre elles, se tenant par

la taille, restent en arrière. Elles s'assoient sur l'herbe. Voici l'une qui s'explique avec soin, en fronçant le sourcil — et l'autre arrondit les lèvres pour mieux écouter.

Elles sont si jolies, que je ne puis souhaiter le départ d'aucune d'elles, fût-ce pour demeurer seul avec l'autre.

Il est question de quelque amoureux...

— Tu connais son caractère, poursuit Aline. Si tu l'approches, il se tait brusquement. S'il te voit, il se cache.

— Mais, dit Luce, comment faire alors ?

— Va l'attaquer jusque chez lui. Là, tu t'y prendras doucement. Avec une longue paille flexible, tu le chatouilleras jusqu'à ce qu'il sorte en colère. Tu boucheras alors le terrier avec une main et tu attraperas le grillon dans l'autre. Ne t'inquiète pas s'il gratte — mets-le sous ton chapeau, ainsi ai-je vu faire à papa. Une fois dans ton jardin, le grillon chantera pour toi.

A ce moment, un gros oiseau fit : Coucou.

Luce et Aline se regardèrent en riant, puis se levèrent, défripèrent leurs basques et rejoignirent la chasse.

Maintenant je suis sûr qu'elles savaient ma présence.

La saison propose, mais les jeunes filles n'osent.

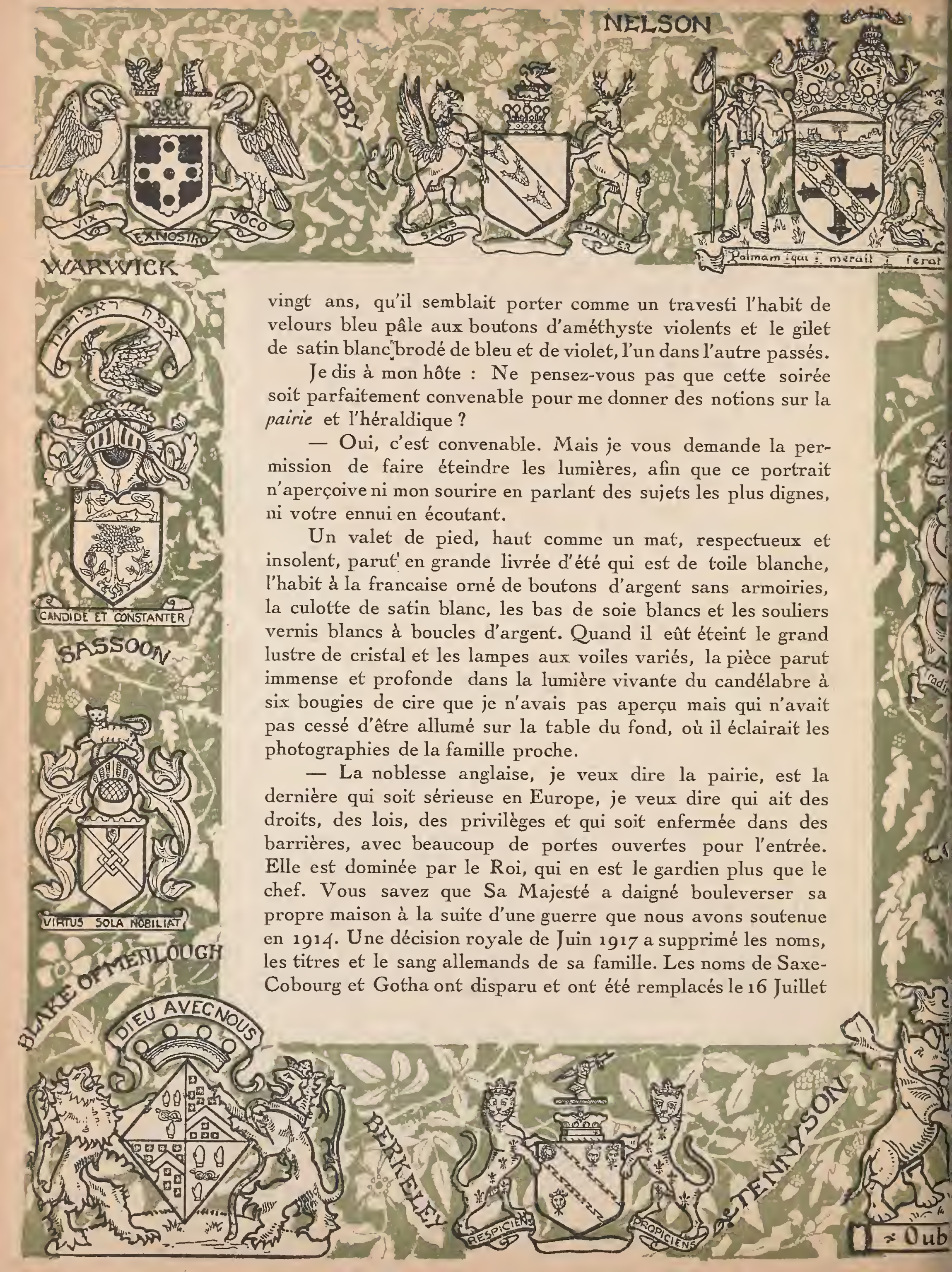
P. L.





Héraldique d'Angleterre

Ce soir-là il pleuvait sur les pelouses parfaitement vertes. Un brouillard, semblable à la fumée d'une cigarette blonde, montait de la rivière jusqu'aux fenêtres du château. Les fleurs envoyaient des odeurs lourdes à nos grands fauteuils, des odeurs qui insistaient pour se mêler à celles des liqueurs fortes servies avec beaucoup de glace dans des verres fragiles et grands. La série 23e des invités pour la saison avait pris congé après l'heure du thé. La série 24e ne devait arriver qu'après une journée d'entr'acte et le duc N... m'avait gracieusement demandé de passer avec lui, dans la demeure silencieuse, cette soirée de repos. Je levai les yeux vers le portrait du VIe duc N... peint par Reynolds, du VIe duc si frêle, si beau, si las de ses



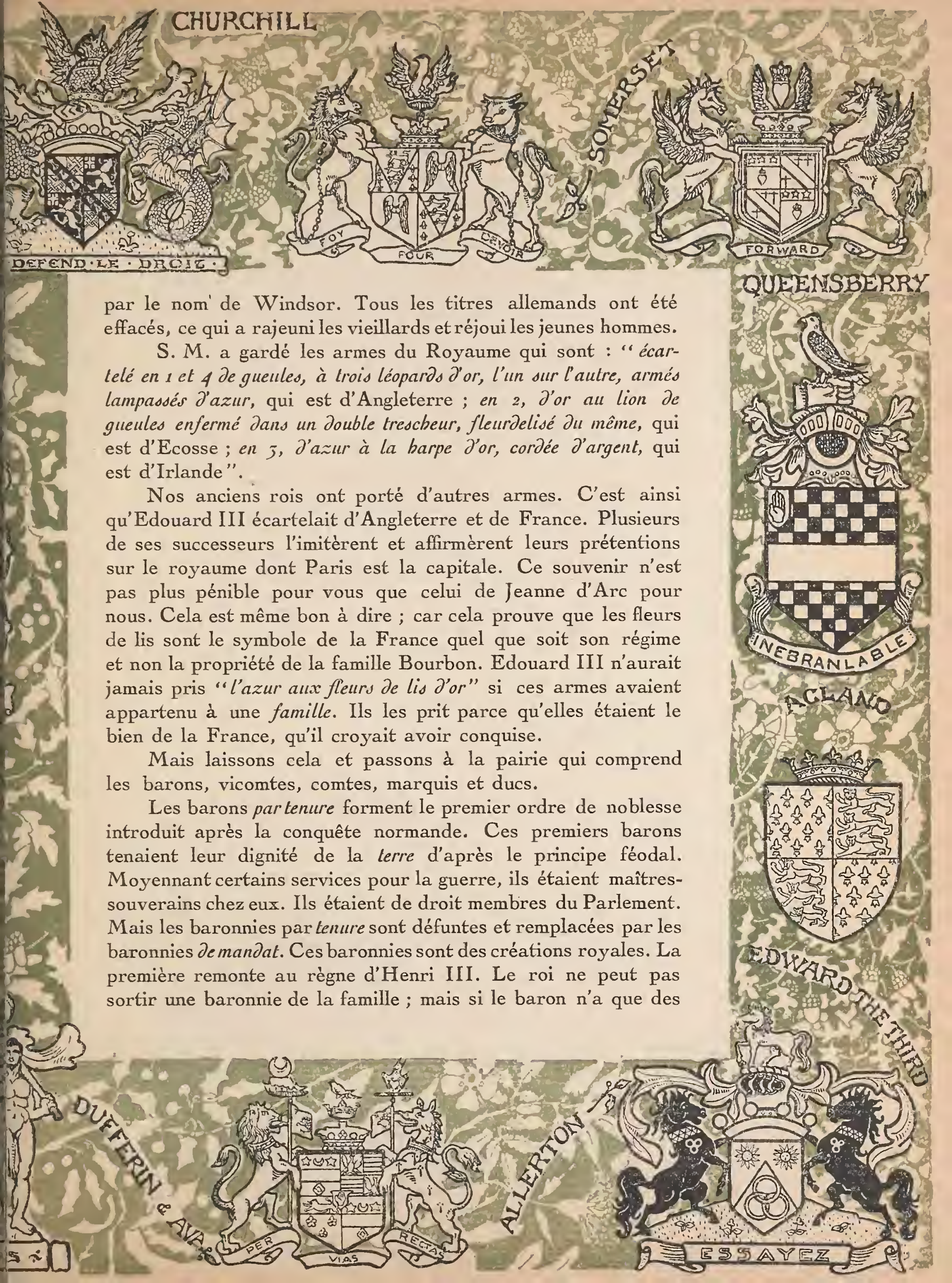
vingt ans, qu'il semblait porter comme un travesti l'habit de velours bleu pâle aux boutons d'améthyste violents et le gilet de satin blanc brodé de bleu et de violet, l'un dans l'autre passés.

Je dis à mon hôte : Ne pensez-vous pas que cette soirée soit parfaitement convenable pour me donner des notions sur la *pairie* et l'héraldique ?

— Oui, c'est convenable. Mais je vous demande la permission de faire éteindre les lumières, afin que ce portrait n'aperçoive ni mon sourire en parlant des sujets les plus dignes, ni votre ennui en écoutant.

Un valet de pied, haut comme un mat, respectueux et insolent, parut en grande livrée d'été qui est de toile blanche, l'habit à la francaise orné de boutons d'argent sans armoiries, la culotte de satin blanc, les bas de soie blancs et les souliers vernis blancs à boucles d'argent. Quand il eût éteint le grand lustre de cristal et les lampes aux voiles variés, la pièce parut immense et profonde dans la lumière vivante du candélabre à six bougies de cire que je n'avais pas aperçu mais qui n'avait pas cessé d'être allumé sur la table du fond, où il éclairait les photographies de la famille proche.

— La noblesse anglaise, je veux dire la pairie, est la dernière qui soit sérieuse en Europe, je veux dire qui ait des droits, des lois, des privilèges et qui soit enfermée dans des barrières, avec beaucoup de portes ouvertes pour l'entrée. Elle est dominée par le Roi, qui en est le gardien plus que le chef. Vous savez que Sa Majesté a daigné bouleverser sa propre maison à la suite d'une guerre que nous avons soutenue en 1914. Une décision royale de Juin 1917 a supprimé les noms, les titres et le sang allemands de sa famille. Les noms de Saxe-Cobourg et Gotha ont disparu et ont été remplacés le 16 Juillet



par le nom de Windsor. Tous les titres allemands ont été effacés, ce qui a rajeuni les vieillards et réjoui les jeunes hommes.

S. M. a gardé les armes du Royaume qui sont : "*écartelé en 1 et 4 de gueules, à trois léopards d'or, l'un sur l'autre, armés lampassés d'azur*, qui est d'Angleterre ; *en 2, d'or au lion de gueules enfermé dans un double trescheur, fleurdelisé du même*, qui est d'Ecosse ; *en 3, d'azur à la harpe d'or, cordée d'argent*, qui est d'Irlande".

Nos anciens rois ont porté d'autres armes. C'est ainsi qu'Edouard III écartelait d'Angleterre et de France. Plusieurs de ses successeurs l'imitèrent et affirmèrent leurs prétentions sur le royaume dont Paris est la capitale. Ce souvenir n'est pas plus pénible pour vous que celui de Jeanne d'Arc pour nous. Cela est même bon à dire ; car cela prouve que les fleurs de lis sont le symbole de la France quel que soit son régime et non la propriété de la famille Bourbon. Edouard III n'aurait jamais pris "*l'azur aux fleurs de lis d'or*" si ces armes avaient appartenu à une *famille*. Ils les prit parce qu'elles étaient le bien de la France, qu'il croyait avoir conquise.

Mais laissons cela et passons à la pairie qui comprend les barons, vicomtes, comtes, marquis et ducs.

Les barons *par tenure* forment le premier ordre de noblesse introduit après la conquête normande. Ces premiers barons tenaient leur dignité de la *terre* d'après le principe féodal. Moyennant certains services pour la guerre, ils étaient maîtres-souverains chez eux. Ils étaient de droit membres du Parlement. Mais les baronnies par *tenure* sont défuntes et remplacées par les baronnies *de mandat*. Ces baronnies sont des créations royales. La première remonte au règne d'Henri III. Le roi ne peut pas sortir une baronnie de la famille ; mais si le baron n'a que des

héritières la baronnie reste suspendue jusqu'à ce que la volonté royale choisisse parmi les femmes.

Le roi Richard II a inauguré la troisième forme de baronnie, la série des barons par lettres patentes, pour Jean Beauchamp. Depuis lors, le même système est adopté.

Les barons ont un manteau de velours cramoisi bordé de fourrure, le capuchon doublé de même et bordé de deux rangées d'hermine coupées de queues noires.

Les dames ont le même manteau, mais l'hermine a deux pouces de large sans mélange de noir et la traîne mesure trois pieds sur le sol. Cette longueur de la traîne a une grande importance. Elle marque la différence entre les manteaux des pairesses selon le titre.

Le second degré est celui de vicomte, qui est un titre depuis qu'Henri VI créa vicomte Jean, baron Beaumont. Cela se passait en 1440. Avant cette date le nom de vicomte appartenait au sheriff d'un comté.

La dignité comtale est plus ancienne que la conquête normande. Elle représentait alors la possession d'un vrai royaume féodal. Cela est bien changé. Et certains comtes, créés par lettres patentes, portent le titre d'un modeste village. Ils sont si nombreux !

Les marquis avaient, chez nos ancêtres, le devoir de garder les *marches* ou *frontières* du royaume. Henri VIII abolit leur autorité par une loi.

Le premier marquisat anglais fut conféré par Richard II à Robert de Vére, marquis de Dublin. Sous Edouard VI ce titre devint à la mode et depuis lors il s'est multiplié. La Couronne traite un marquis de "très fidèle et très aimé cousin", comme un duc.

Ce dernier titre est au sommet de l'échelle. Edouard III fit le premier duc en la personne de son fils aîné, le prince Noir, qui devint duc de Cornwall, et plus tard prince de Walles. Le second titre ducal fut conféré en 1351 à Henri Plantagenet, fils du comte de Derby, créé duc de Lancaster. Tout duc porte les titres de : "Son Excellence et sa Grâce". La traîne du manteau de la duchesse est de deux mètres sur le sol, ce qui est très long et remue beaucoup de poussière.

Je pourrais maintenant vous parler des pairs ecclésiastiques, des pairs écossais, de la haute noblesse irlandaise. Il faudrait aborder le chapitre des préséances sur lequel mon vénéré père a réuni 7948 pièces et volumes. Mais les bougies vont s'éteindre et j'entends dans le lointain de la campagne la rupture sonore et discordante des cordes d'argent qui ornent la harpe d'or d'Irlande. Allons lire les journaux, ce qui est moderne, et dormir, ce qui est éternel.

Jean de BONNEFON.



djersador d'Hispahal

D*JERSADOR d'Ispahal...* où cela est-il, et d'abord est-ce un homme, est-ce un lieu, et peut-on lui envoyer le bonjour comme au Pirée ? *Kashavella...* qu'est-ce que c'est ? *Diazilla...* l'aimez-vous ; où le placez-vous ; qu'en faites-vous ?

— La belle attrape, et comme si toute une chacune ne savait pas que votre premier est un jersey imprimé, et votre second et votre troisième des velours de laine ! — Les beaux noms de baptême, en vérité, pour des étoffes, et la riche veine pour les romanciers à la mode : « La marquise, nature

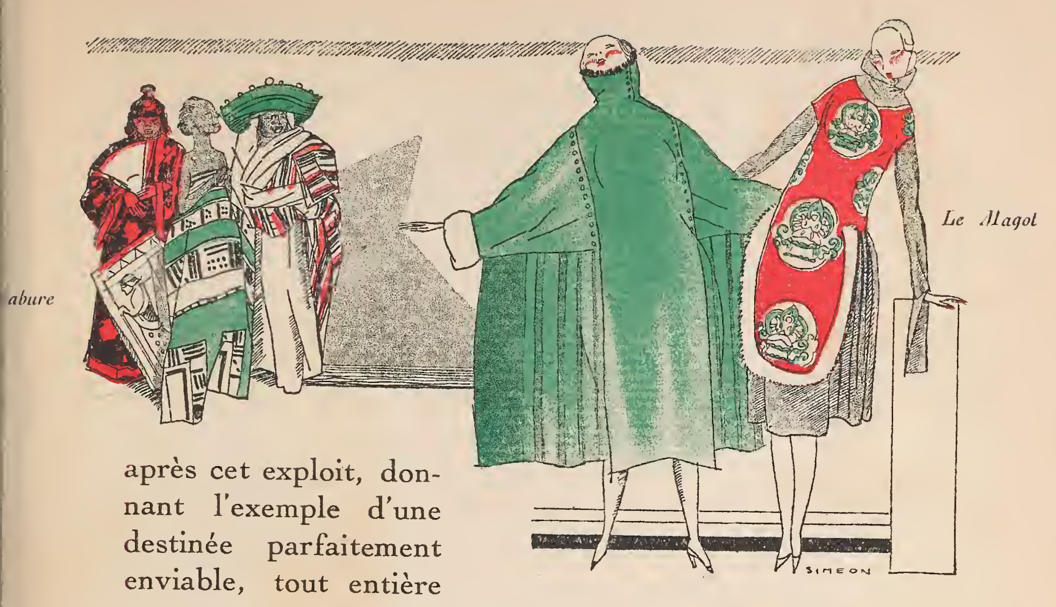


Divinités Assyriennes

essentiellement aristocratique et raffinée, ne se plaisait qu'au contact des djersadors les plus soyeux. Laissant errer voluptueusement parmi les diazillas et les kashavellas les plus luxueux ses doigts chargés de bagues... »

Mais qu'est-ce ceci qui s'élève du désert comme une colonne de fumée (Salomon, *Cantique des Cantiques*, III, vers. 6) : *Burnoussas de Djebilet,* idem *du Ghéliz, les Cafetans de Koutoubia...* Ah ça ! est-ce que toutes les caravanes du Sud vont arriver ici avec leur odeur de sable, de suint, de poil ?

Châles de Saïb, Thibettine... Voici les Lamas, rangez-vous ! — « Certes, j'aime le grand Lama » — *Divinités Assyriennes :* les guerriers d'Assuérus et de Sennachérib même peints sur la robe d'Esther, et faisant le tour de celle dont la beauté était terrible comme une armée rangée en bataille. *Chars de l'Hellade :* sur votre jolie chemisette, madame, le char lui-même, et reproduit à la queue leu leu, dans lequel Cléobis et Biton transportèrent à la fête de Junon leur mère vénérable. Puis ils moururent subitement



après cet exploit, donnant l'exemple d'une destinée parfaitement enviable, tout entière consacrée à la vertu (Hérodote, *Histoires*, Livre I, 31).

Pour l'Égypte, attendez ! Berceau d'Isis, mère de toute science et de toute divinité, elle ne saurait avoir été oubliée : *Hiéroglyphes...* Vêtues du tissu portant ce nom, je vous vois, petites odalisques (pardon : obélisques) attendant chacune son Champollion particulier. Mais traversons la mer Rouge, voulez-vous ?

Attention, il y a un pas ! A gauche, le Sinaï et son tonnerre ; à droite, par là-bas, Mossoul et ses pétroles... Suivez le guide. Nous arrivons... L'Arabie : l'Heureuse et la Pétrée, les touffes de lauriers-roses, les caravanes et les villes, tous les


Djersador d'Ispabal

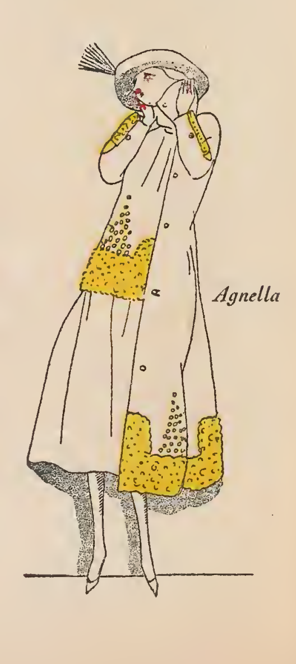
parfums de l'Asie en fleur... Tout cela dans *Kashemyrina,* point géographique omis sur les cartes, mais figurant parfaitement sur les *références* de Rodier.

Grâces lui soient rendues, parce que ses belles clientes portent dans leurs toilettes des étoffes dont les noms sont à coucher dehors, ce qu'à Dieu ne plaise, étant donné des personnes si charmantes. Qu'elles sachent du moins une porte où heurter dans un cas pareil...

... *Agnella,* (tissu d'une habile contexture et nouvelle, et tout semblable à la douce toison frisée des agneaux); *Panécla* (soie végétale) *Pellissa, Drapella*... Telles sont les litanies nouvelles dont retentissent nos modernes temples : les salons des grands couturiers — et qu'en répètent les belles prêtresses : mannequins et vendeuses, premières et secondes comme les côtelettes.

CÉLIO.


Pelissa


Agnella



GROS TEMPS

Costume pour le yachting



LE DIVAN DE VÉRONIQUE

Je ne puis mieux vous définir Véronique qu'en vous révélant que, près d'un bocal où nagent des monstres chinois, elle vit étendue sur un divan entre une traduction de Ruysbroeck l'Admirable et des poèmes sibyllins de M. Jean Cocteau. De fait, Véronique ne comprend à l'hermétisme du poète cubiste non plus qu'au mysticisme du chanoine flamand, davantage qu'à l'ensemble désordonné — pourpre, citron et turquoise morte — qu'elle doit à la fantaisie de son décorateur. Mais Véronique est faite pour les contrastes et, respectant d'instinct ce pour quoi Dieu l'élut, réalise dans ses choix des antinomies ridicules et délicieuses.

Ce jour-là, Véronique avait placé parmi ses coussins une négresse de velours aux cheveux de laine jaune.



— Qu'en dites-vous ? fit-elle.

De vrai je n'avais rien à dire et demeurais dans une " stupeur opaque. "

— C'est que j'attends mon poète, expliqua-t-elle.

A quoi je reconnus que le dit poète, amateur d'art nègre, était dada. Véronique poursuivait :

— J'ai une poupée pour chacun de mes jours et de mes amis. Voulez-vous les voir ?

Et, sans attendre ma réponse, elle alla chercher ces demoiselles. Je vis une Espagnole en orange et vert, dont les yeux étaient deux boutons de bottine.

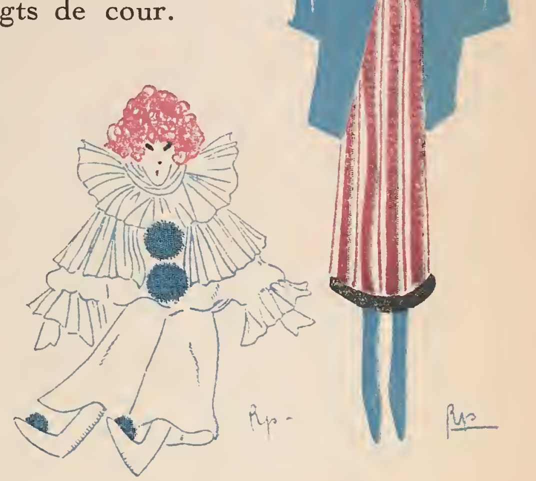
— Est-elle drôle? fit Véronique ; c'est pour le mardi, quand j'offre le thé à mon Argentin. Et celle-ci, ravissante, n'est-ce pas?

Véronique m'offrait au bout de son poing tendu un affreux bébé de coton rose dont la robe trop courte se levait sur un nombril provocant.

— C'est la préférée de Georges.



Georges est un bon gros qui adore les enfants. La ballerine que vous voyez là-bas est la poupée du jeudi. Ce jour-là, mon ami de l'Institut ne manque jamais de venir me faire deux doigts de cour.



... Et soudain j'admirai Véronique. Je l'admirai parce qu'elle avait compris qu'elle n'existait pas par elle-même. Véronique ne vaut qu'en fonction de son cadre et aussi des cinquante à soixante louis de ses robes. On ne se la représente qu'habillée et parmi ses coussins sur ce divan qu'elle anime le mieux qu'elle peut. Et si l'on pousse l'audace — et la difficulté — jusqu'à l'imaginer dans ses draps augmentés de milans coûteux, Véronique n'est pas Véronique simple et nue, mais « Véronique en déshabillé de chez Machin. »

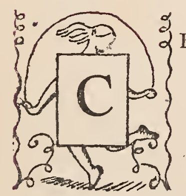
Cependant Véronique avait terminé sa revue. Je revins à elle et à ses poupées : — Je n'en vois que six, remarquai-je.

Véronique m'expliqua : — Ma porte est consignée le dimanche. Car Véronique, s'étant efforcée toute la semaine de mettre un peu de ciel sur la terre, se repose le septième jour.

LOUIS-LÉON MARTIN.



AVÈNEMENT DES AMAZONES



ET hiver, je ne sortirai plus qu'armée.

— Crains-tu si fort les attaques brusquées?

— Mon ennemi, tu le connais...

— Je brûle de savoir.

— Ne brûle pas : mon ennemi, c'est le froid. J'ai si peur des grands froids.

— Comme disait notre brave Mélisande.

— Tu sais que l'hiver me tue. Sitôt que pâlit le soleil, je m'enroule comme une couleuvre autour des radiateurs; je me réfugie sous la cheminée, ou bien, recroquevillée dans le rayon du foyer électrique, je déclare n'en plus bouger. L'idée de sortir m'épouvante.

Mais songe, songe, mon ami, à cet amant que je déteste, au vent qui s'engouffre dans ma robe, pénètre entre les mailles de mes bas, rampe au long de mes bras et rend ma

peau semblable aux vitrages où le givre dessine ses végétations mortes.

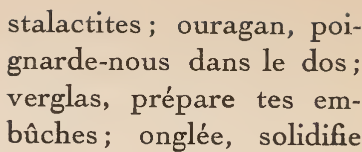
— N'accuse que les folies de vos modes.

— Les folies ! Les folies sont celles que vous nous faites faire. Cet hiver, mon ami, plus courtes que jamais seront les manches, et même il n'y en aura plus du tout. La cape orgueilleuse et vaine me drapera sans me protéger. Et l'on parle de certains bas tissés en fils de la vierge... J'en grelotte.

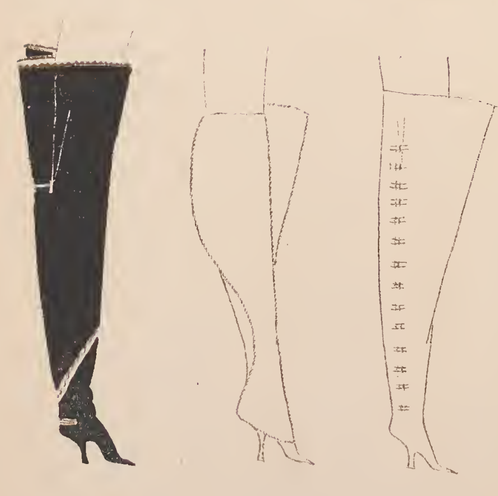


— Les grelots de la folie...

— Patience... N'es-tu pas encore fait à nos contradictions géniales ? Je sais l'art d'accommoder les contraires et de faire vivre les paradoxes. Prends exemple, petit logicien en faux-col. Le froid, comme toi, a cessé de me faire peur. Je le brave, aujourd'hui : je suis armée. Neiges, tombez ; fontaines, aiguisez vos



stalactites ; ouragan, poignarde-nous dans le dos ; verglas, prépare tes embûches ; onglée, solidifie les chairs ! Hiver, ennemi héréditaire, qui déclares l'immobilisation générale et pars en guerre contre la vie, tes menaces me font rire ! Je suis armée, te dis-je. Et voici mon équipement : d'abord, j'aurai des bottes jusqu'ici (elle souleva assez haut sa robe, qui pourtant était fort courte) et j'aurai des gants jusque-là (elle releva ses manches, qui cependant effleuraient à peine le tiers de son avant-bras).



— Hélas ! J'avais ouï dire que le cuir était rare et cher.

— Petit logicien en faux-col, le bel argument que voilà ! Vous a-t-il empêchés, durant cinq années, de porter, aux frais de la princesse, force bottes, leggings, moufles, ceintures, et ces inutiles courroies qui vous ficelaient en tous sens ? A notre tour,

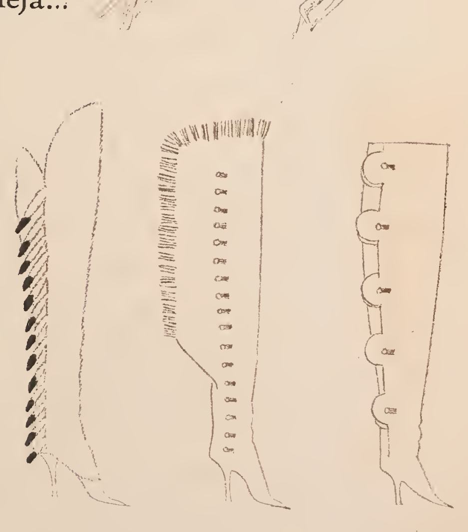
maintenant! Nous sommes les guerrières du temps de paix.

— Vos victoires m'inquiètent! J'étais fidèle à mes souvenirs. Et j'ai peine, je l'avoue, à te réaliser en amazone. Encore si tu brûlais de conquérir la montagne, de galoper jusqu'au bout de la plaine, ou de vider les bois de sangliers imaginaires... Mais Diane n'est point ta patronne. L'habit ne fait pas le moine; crois-tu que ces bottes terribles t'inculqueront du coup l'amour des grandes randonnées? A peine risques-tu cent pas avenue du Bois-de-Boulogne que déjà...

— Quand j'aurai ces bottes en peau de mouton retournée, en daim, en castor ou en antilope — et fourrées, mon cher — j'irai jusqu'au bout du monde.

— Jusqu'aux fortifications?

— Vêtue comme un véritable cow-boy, je me sentirai tous les courages. On m'a dit



que certains d'entre eux, afin que l'harmonie soit parfaite entre l'homme et sa monture, découpaient la peau qui couvrait les pattes d'un cheval et s'en faisaient des bottes et des gants. Ces bottes s'assoupliront à ma souplesse ; le daim aura toutes les douceurs, le chevreau toutes les finesses, l'hermine glissera le long de mes bras et le singe voltigera sur l'antilope.

— Seigneur, quelle ménagerie ! Voici que tu m'entraînes vers les steppes ou dans les profondeurs des forêts vierges. T'y suivrai-je, chère imaginaire... « L'hermine glissera le long de mes bras, le singe voltigera sur l'antilope... »

Mais elle ne l'écoute plus, et sortant d'une boîte deux serpents noirs comme des tunnels elle y engouffre ses bras rieurs.

MAYOTTE.



LA SOUBRETTE ANNAMITE

Robe du soir de Dœuillet, garnie de ruban



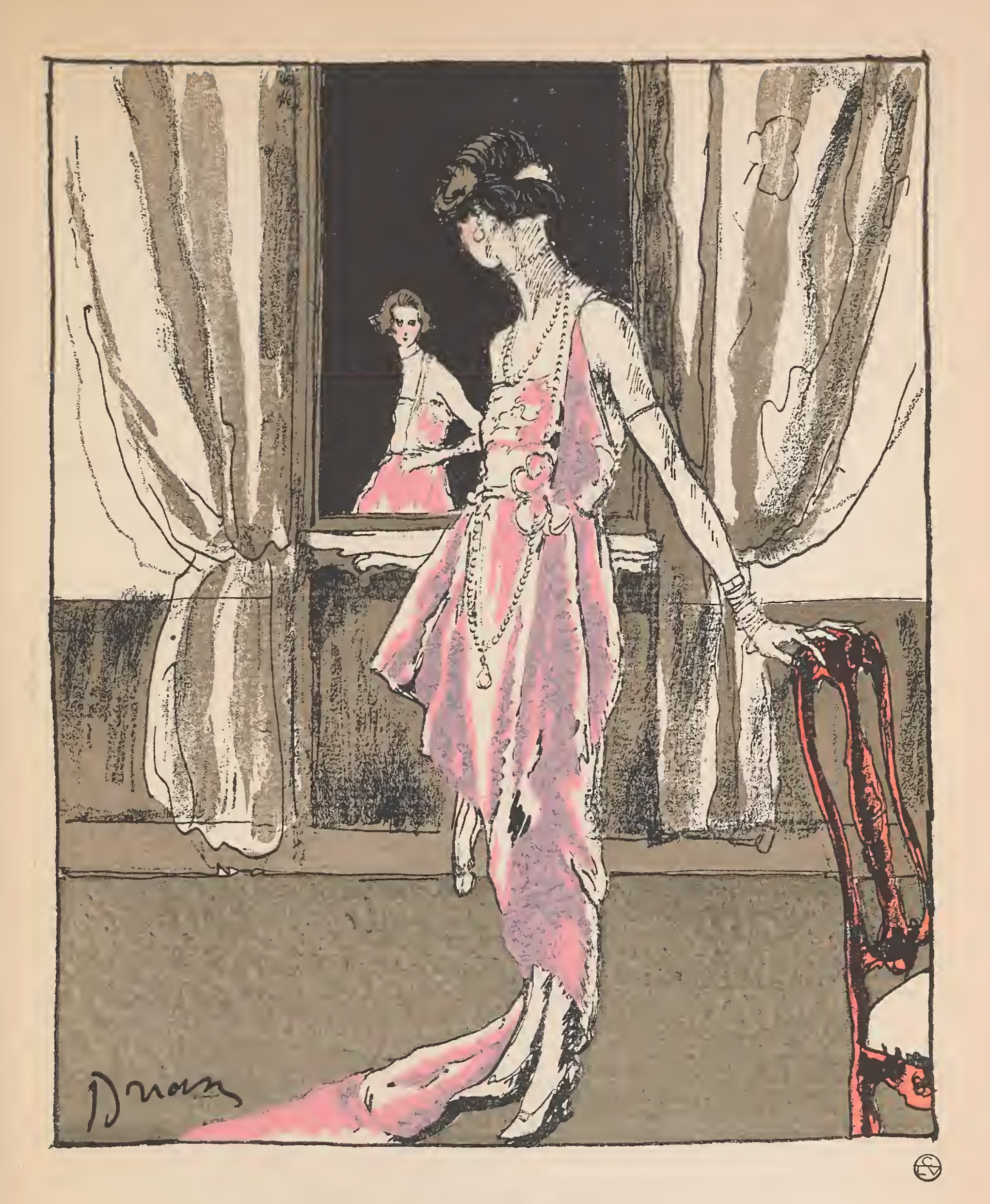
ON T'ATTEND!

Robe d'organdi et manteau d'enfant, de Jeanne Lanvin



VOICI L'ORAGE !

Robe d'après-midi, de Paul Poiret



QUE VAS-TU FAIRE!

Robe du soir, de Worth



APPELEZ URBAIN DE L'AVENUE DU BOIS

Manteau du soir, de Beer

Un Studio
un Coin de Feu
une Chambre à Coucher
et une Chambre d'Enfants

de

Francis Jourdain

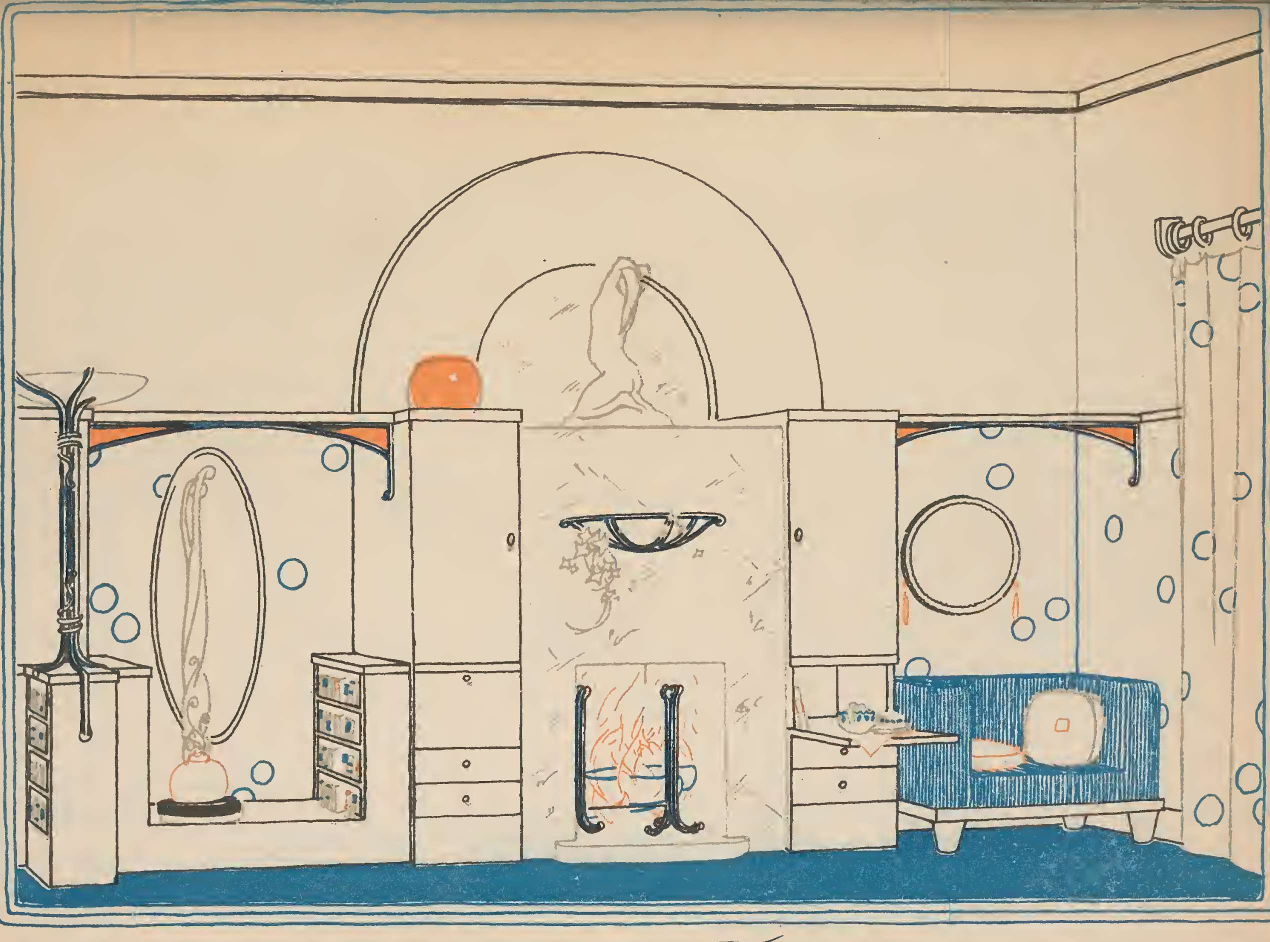




Studio

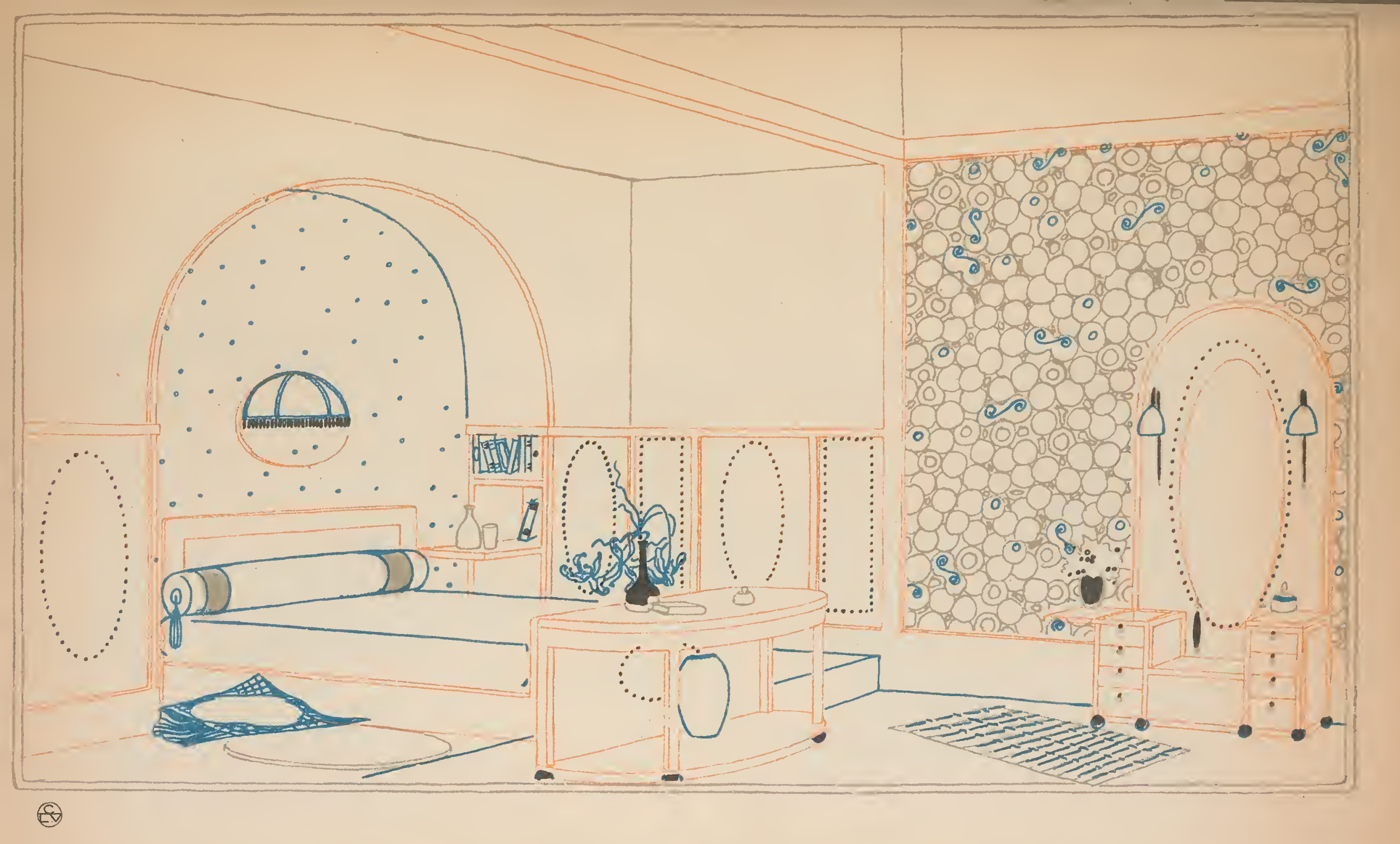
N° 6 de la Gazette

Juillet 1920. – Croquis N° 29



Coin de Feu

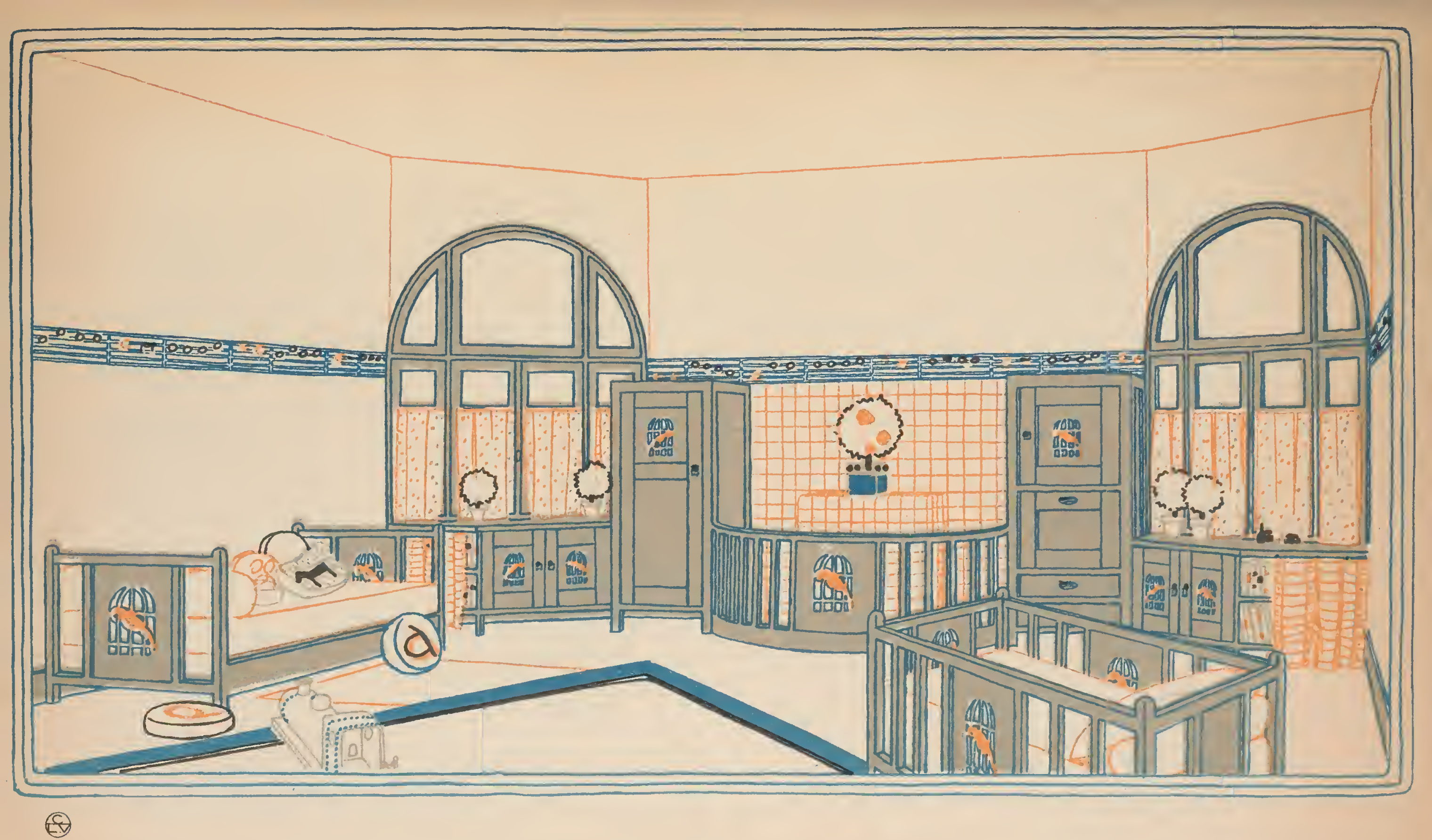
N° 6 de la Gazette du Juillet 1920. – Croquis N° 30



Chambre à coucher

No 6 de la Gazette

Juillet 1920 — Croquis No 31



Chambre d'Enfant

N° 6 de la Gazette — Juillet 1920. — Croquis N° 32

EXPLICATION DES PLANCHES

✣

Pl. 40. — *Robe du soir en charmeuse bleu de nuit, voilée de tulle rose plissé.*

✣

Pl. 41. — *Costume pour la chasse. Il est composé d'une redingote à collets superposés et d'une courte jupe en " burnoussa ". La cravate est en piqué blanc; les bottes en veau naturel.*

✣

Pl. 42. — *Pour le yachting, un costume en toile cirée citron, copié sur celui des hommes de mer : même veste et même pantalon larges et rigides ; même chapeau et mêmes bottes.*

✣

Pl. 43. — *Voici, de Dœuillet, une robe du soir en paillettes claires et foncées formant des losanges de deux tons alternés. La ceinture est un ruban broché lamé prune et argent.*

✣

Pl. 44. — *La robe de la jeune fille est en organdi lavande et est garnie de roses effeuillées aux pétales d'organdi. La grande capeline, pareillement en organdi lavande, est ornée d'une rose. Le manteau d'enfant est en duvetine verte avec un petit col de skungs. L'une et l'autre sont des modèles de Jeanne Lanvin.*

✣

Pl. 45. — *De Paul Poiret, une robe d'après-midi en organdi plissé blanc, voilée de foulard imprimé.*

✣

Pl. 46. — *Cette robe du soir, de Worth, est un grand drapé en lamé broché rose. Un motif de broderie très simple à la ceinture.*

✣

Pl. 47. — *Grand manteau du soir, de Beer, en brocart bleu et or. L'empiècement est en velours bleu ; le col et les garnitures en vison.*

✣

Croquis de XXIX à XXXII. — *Quelques meubles de Francis Jourdain.* — Croquis XXIX. *Un studio.* — Croquis XXX. *Un coin de feu.* — Croquis XXXI. *Une chambre à coucher.* — Croquis XXXII. *Une chambre d'enfant.*

✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣✣

Imp. Studium. *Marcel Rottembourg, Gérant.*

